

OCTOBRE. — 1902.

16



MADONE, PAR F. ITTENBACK.





## UN ANNIVERSAIRE A CELEBRER

---

**E**N 1896, lors des fêtes superbes qui ont solennisé à Reims le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, Mgr d'Hulst, l'éminent et regretté recteur des facultés catholiques de Paris, s'adressant aux deux mille étudiants catholiques de France réunis, le 14 mai, dans la vieille basilique rémoise dite de S. Remi, leur disait, en ce noble langage dont il avait le secret, qu'il est utile souvent, pour l'instruction et la formation des générations futures aussi bien que pour la consolation de celles qui s'en vont vieillissantes, de solenniser les dates célèbres, de fêter les grands anniversaires, et, suivant sa belle et poétique expression, "d'incliner l'avenir devant le passé".

Le passé en effet est toujours plein d'enseignements. En nos siècles utilitaires surtout, quand les choses de l'idéal et de la poésie semblent, pour un si grand nombre, n'avoir plus de sens, il est certainement avantageux de rappeler, de temps en temps, les faits et les œuvres des âges de foi, de ces âges où le patriotisme n'était pas à genoux devant le veau d'or et où l'esprit de religion — la grande chanson



qui berçait les peuples — consolait les pauvres et humanisait les riches.

C'est ce à quoi je pensais en lisant, l'autre jour, deux articles des "Etudes" des Pères de la Compagnie de Jésus, lesquels sous le titre: "Les fêtes Mariales de 1904", ont été publiés dans les livraisons du 20 mai et du 5 juin 1902 et signés par MM. René Marie de la Broise et Alain du Bec-Baussay (1).

Il ne s'agit pas, il est vrai, d'un quatorzième centenaire à célébrer, comme à Reims. Il ne s'agit pas même d'un centenaire. Mais le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception dont il est question, a cela de commun avec toutes les dates des grandes fêtes chrétiennes, qu'il participe en quelque manière à l'universalité et à la catholicité de l'Eglise!

Lorsqu'en 1854, Pie IX, de pieuse et douce mémoire, proclamait au nom de l'Eglise infallible, Marie, la mère de Jésus, Immaculée dans sa Conception, ce n'était pas une vérité nouvelle qu'il affirmait au monde. Tout ce qui était nouveau c'était la proclamation solennelle elle-même donnant comme dogme de foi, rigoureusement à croire, une vérité que d'éminents docteurs de l'Eglise avaient maintes fois exposée et que la piété des fidèles avait toujours si volontiers acceptée, une vérité aussi ancienne que le christianisme, on pourrait même dire aussi vieille que le monde, puisque c'est au Paradis Terrestre, à l'instant qui suit la chute originelle, que Dieu affirma au serpent qu'il mettrait une éternelle inimitié entre lui, le tentateur, et la femme admirable de qui son fils devait naître dans le temps.

Comme tout s'enchaîne et s'harmonise dans le cycle des vérités religieuses, il est clair qu'une grande et solennelle

---

(1) Ces articles ont été publiés, depuis, en brochure sous le titre de : *Les Fêtes mariales de 1904*.—Prix, 15 cts, Victor Retaux, à Paris ; C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.



célébration du cinquantenaire de l'Immaculée Conception ne sera rien autre chose qu'un hommage du monde catholique à la Très Sainte Vierge Marie, dans lequel, en évoquant les plus beaux et les plus éloquents souvenirs de la Mariologie, on inclinera devant un *passé* rempli de gloire à l'honneur de la Vierge pleine de grâce, un *présent* et un *avenir* qui ont grand besoin d'être soutenus et encouragés, fortifiés et vivifiés, dans la spiritualité et dans la foi.

Dans ce but les distingués collaborateurs des "Etudes" émettent une série de propositions que nos lecteurs seront assurément très intéressés de connaître et que je voudrais d'abord analyser. J'oserai ensuite — si l'on veut bien me le permettre — y aller d'une proposition particulière qui s'adressera, celle-là, à mes compatriotes du Canada, et plus spécialement aux lecteurs de la REVUE.

\* \* \*

Qu'il soit dans l'ordre de préparer pour 1904 de superbes fêtes mariales, ces Messieurs n'ont certes pas de peine à l'établir.

" Cette définition dogmatique, écrivent-ils, est restée si chère à tout le peuple chrétien! Après les luttes théologiques d'au moins huit siècles, c'était le triomphe du sens catholique et de la tradition vraie, et l'éclatante reconnaissance d'un privilège qui, élevant Marie au-dessus de toute l'humanité déchue, la place tout à côté du Rédempteur. Dans les âmes vivant de la vie de l'Eglise, ce glorieux souvenir est resté, comme reste, dans les âmes attachées à la patrie, celui des plus insignes victoires."

" Nous renouveler, au bout de cinquante ans, poursuivent-ils plus loin, dans ces pensées de foi et d'espérance...; affirmer enfin, d'autant plus fortement que l'heure présente est plus sombre, l'inébranlable confiance de l'Eglise en la femme victorieuse du serpent: voilà des raisons de marquer par des fêtes spéciales cet anniversaire de 1904."



Messieurs de la Broise et du Bec-Baussay esquissent donc un programme. "Ce sont des souhaits, des rêves peut-être", disent-ils modestement, "la brise les emportera, comme elle emporte loin des jardins tant de germes féconds. L'humble graine tombera peut-être dans une terre fertile; quelqu'un voudra bien écouter nos appels."

Sans se croire le moins du monde autorisée à rien organiser, la REVUE CANADIENNE est heureuse de proclamer que notre cher Canada est une terre fertile pour une telle semence et que nos cœurs sont fort aises d'écouter de semblables *appels*.

Voici le programme des fêtes projetées:

D'abord il faudrait célébrer partout avec le plus d'éclat possible le 8 décembre 1904.

Auparavant ces fêtes locales devraient être précédées et préparées par des solennités d'un caractère plus général.

On organiserait, par exemple, pour l'été 1904 des pèlerinages à Lourdes. J'imagine volontiers que mon excellent ami, M. L.-J. Rivet, de Montréal, n'est pas sans y avoir déjà pensé pour ce qui regarde le Canada.

On convoquerait en plus, comme cela s'est déjà fait à Livourne (1895), à Florence (1897), à Turin (1898), à Lyon (1900) et enfin à Fribourg ces jours derniers (18 août 1902), un congrès marial, un grand, un beau, un extraordinaire congrès à la gloire de Marie.

Ce congrès se tiendrait à Rome, car "à un congrès qui doit être catholique au sens étymologique du terme, il faut la grande ville catholique, la capitale et la tête de l'univers catholique, la cité de l'Eglise et des papes, la vieille Rome qui, par la voix des Pontifes souverains, gouverne encore le monde comme elle le gouvernait aux jours de sa république et de son empire."

Ce congrès se tiendrait à l'époque des vacances vers le 8 septembre, il servirait à préparer les fêtes locales de chaque pays et de chaque ville. Cette date au reste est très avantageuse pour un séjour à Rome.



A ce congrès, il va sans dire, on prierait et on travaillerait. Et certes, les matériaux ne manqueraient pas, dans cette ville des arts et des livres, si riche en documents précieux sur le culte de Marie!

En lisant le deuxième article des "Etudes", je songeais par devers moi à cette salle du Vatican par laquelle on doit passer lorsque l'on visite les célèbres toiles de la pinacothèque et qui s'appelle, je crois, la salle de l'Immaculée Conception. Là, dans un meuble superbe, sont rangés et se conservent tous les livres — ils sont presque innombrables — qui en toutes les langues du monde parlent des gloires de l'Immaculée. Quelle mine à exploiter, si le Pape le permet, pour les membres du futur congrès *mondial* à la gloire de Marie!

De quoi en effet s'occuperaient les congressistes, si ce n'est du culte, des gloires et des magnificences de Marie Immaculée?

Les collaborateurs des "Etudes" ne se font pas faute de développer ce projet, même avec certains détails. A l'avance ils proposent les séries d'études qui pourraient servir de thèmes aux délibérations des congressistes. J'en donne une liste étiquetée :

- 1° Exposé du culte de Marie dans les divers pays;
- 2° Monographies des principaux pèlerinages;
- 3° Traditions mariales des congrégations religieuses;
- 4° Part faite à Marie dans l'œuvre des écrivains éminents;
- 5° Textes scripturaires parlant de la sainte Vierge soit littéralement, soit par pure accommodation;
- 6° Les miracles de Notre-Dame;
- 7° Marie dans les arts.

Sans compter le premier et le plus important point de vue de la Mariologie, *Marie dans la théologie*, tous ces sujets, cela va de soi, seraient des plus intéressants à développer.



La science et la piété se donneraient la main, comme il convient, pour célébrer les gloires de Notre-Dame Marie.

Pour ce qui est de la question théologique, les deux écrivains des "Etudes" s'arrêtent avec une complaisance marquée au vœu qui a dû être discuté au congrès de Fribourg touchant la définibilité de l'Assomption de Marie!

Sans doute, ils le notent avec à-propos, un congrès marial n'est pas une faculté de théologie et encore moins un concile. En cette matière importante et délicate il sera nécessaire de procéder avec beaucoup de prudence, les congressistes devant se souvenir qu'ils ne sont toujours que des membres de l'Eglise *enseignée*. Mais leurs travaux pourraient préparer et aider les travaux subséquents du Pape et des Evêques qui composent, eux, l'Eglise *enseignante*. Le point à mettre en lumière, consiste "à déterminer si, oui ou non, l'Assomption forme une partie formelle des vérités révélées par Dieu. Il est extrêmement probable qu'il faut répondre oui; mais la preuve n'est pas si aisée à faire, et peut-être elle demandera encore "de longs travaux."

Je ne puis pas suivre les distingués écrivains dans le développement du plan d'études qu'ils proposent en pas moins de cinq pages, qui sont à lire, sur cette haute question de l'Assomption de Marie. Ce serait trop long.

En les lisant, un passage du P. Monsabré me revenait à l'esprit. L'illustre dominicain applique quelque part à la mort et à l'Assomption de Marie les belles paroles du Cantique des cantiques. "Marie sommeille, s'écrie-t-il, et le maître de la vie ne la laisse pas attendre plus longtemps qu'il n'a attendu lui-même; mais accompagné de ses anges il vient chanter sur les bords de sa tombe ce cantique du bien-aimé:

"Le triste hiver de l'exil a passé, l'orage de la tribulation s'est dissipé, voici le printemps éternel. Les fleurs du Paradis s'entr'ouvrent et la vigne du Seigneur répand



“pour toi ses parfums. La voix de la tourterelle se fait entendre dans les terres lointaines où tu es attendue. C’est le chant d’un amour que rien ne troublera plus. Lève-toi, hâte-toi, mon amie, viens du Liban, du Liban où grandissent les cèdres, car tu es plus forte que les cèdres, épouse de mes douleurs que la tempête n’a pu renverser. Viens, il est temps. Viens, tu seras couronnée: *Veni, coronaberis!*”

“A cet appel suprême, conclut-il, Marie s’éveille du sommeil où la mort l’a plongée, et les anges, serviteurs de sa gloire, l’emportent dans les cieux!” (1)

Tout cela est si beau et si bien dans le sens catholique qu’on comprend sans peine toute la légitime importance que les fervents de Marie attachent à la définition du dogme de l’Assomption.

Encore une fois les cinq pages des “Etudes”, dont nous parlons, sont à lire. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Enfin les collaborateurs des “Etudes” ajoutent une dernière suggestion à celles déjà mentionnées. Ils demandent en même temps qu’un congrès une exposition de l’*Art marial*. Ce serait là, disent-ils, une organisation heureuse, une heureuse nouveauté.

Selon le vœu du Congrès de Lyon (1900) on voudrait donc que les savants et les artistes chrétiens fassent comme un inventaire, le plus riche et le plus complet possible, de toutes les œuvres d’art ou de poésie accomplies dans le passé, en l’honneur de la Vierge Marie. (2)

(1) Montsabrè, *Chef-d’œuvre de la Rédemption*, 50e Conférence.

(2) Qu’il nous soit permis de faire remarquer qu’en vérité cette *idée* d’une exposition de l’*art marial* est d’origine canadienne et même sherbrookienne. Elle date en effet du mois de février 1899 et s’appelle chez nous l’idée ou l’œuvre du “Musée Marial”. Dans un prochain article je me donnerai la joie d’entretenir de cette œuvre, déjà en belle voie d’exécution, les lecteurs de la REVUE CANADIENNE.



Evidemment il faudra avoir recours aux reproductions et encore cela demandera beaucoup d'argent. J'aime autant l'avouer humblement, malgré la belle assurance de ces messieurs et leur juste confiance en Marie, je crains que cette dernière partie du projet ne reste passablement irréalisable. Qu'importe, l'idée est très belle, et la foi quand elle est vive, c'est écrit, peut transporter les montagnes. Or cette glorification artistique de Marie enrichirait l'histoire de l'art et servirait puissamment celle du dogme et de la piété. C'est assez dire son importance et son intérêt.

\* \* \*

Je le répète: ce sont là de beaux projets vraiment dignes de l'attention des amis de Marie, et MM. de la Broise et du Bec-Baussay ont droit à la gratitude des catholiques pour les avoir mis de l'avant.

Mais nos lecteurs vont peut-être se demander ce que nous pouvons, nous Canadiens, pour l'exécution de ce hardi et colossal projet. Nous vivons si loin de Lyon, de Lourdes, de Fribourg et de Rome.

Assurément il nous convient d'être modestes. Nos capitaux et nos moyens d'action sont, hélas! bien limités. Mais il serait indigne de notre renom de foi de rester inactifs en présence du beau mouvement qui se prépare.

Certes, ce n'est pas à moi qu'il appartient de donner des avis d'organisation à ce sujet. Mais la REVUE CANADIENNE ne pourrait-elle pas se permettre une modeste suggestion? J'ose même croire qu'elle y a droit et si son directeur n'était pas l'humilité en personne, je le mettrais directement en cause.

Après tout, s'il me trouve un peu bien osé, il n'aura qu'à consigner ma prose dans un de ses immenses tiroirs. Je devrai m'incliner devant son droit de contrôle.

Pour cesser de parler par parabole, voici mon idée. Elle



n'est pas de celles qui peuvent révolutionner le monde; mais elle pourrait bien contribuer à permettre à notre Canada d'apporter son humble pierre au monument que consacrerà, à l'honneur de Marie, le futur congrès mondial, préconisé par les écrivains des "Etudes".

Les abonnés de la REVUE CANADIENNE d'il y a quatre ans se rappellent sans doute les superbes gravures et les jolies pages que publiait, de décembre 1898 à décembre 1899, notre sympathique directeur, Monsieur Alphonse Leclair. Le distingué publiciste, à la constance et au savoir-faire de qui nous devons la conservation de la REVUE CANADIENNE (cette sœur aînée de toutes nos revues qu'on néglige peut-être trop en certains quartiers) intitulait la série de ses études: "La Vierge Marie dans la poésie et dans les arts."

"L'art a toujours été la passion de ma vie, expliquait-il dès le début, mais cette passion est née d'une passion plus intense encore, l'amour de Marie."

Il est facile d'ailleurs de se convaincre à la lecture de ses articles que Monsieur Leclair est un ami des arts et un fervent de Marie.

Après avoir lu les propositions des distingués collaborateurs des "Etudes", je me suis naturellement senti en goût de relire les articles de la REVUE CANADIENNE, et, il m'a semblé que le rapprochement s'imposait.

Oh! sans doute, je sais bien que l'art marial n'est pas exposé au grand complet dans les trop courtes études de notre compatriote. Même dans ces notices qui accompagnent et expliquent les gravures de la REVUE CANADIENNE je trouve des lacunes. J'aimerais, par exemple, que l'auteur voulût bien nous donner, au moins en note à la marge, le nom des poètes et des prosateurs dont il nous dit qu'il cite les plus belles pages. Peut-être aussi l'explication des tableaux de maîtres reproduits pourrait-elle être çà et là plus détaillée et partant plus complète. Mais telle qu'elle est, l'œuvre de notre directeur, pourvu qu'elle



soit parachevée, ne serait pas sans offrir un vif intérêt à la foi et à la piété chrétiennes.

Chacun des épisodes de l'incomparable vie de la mère de Jésus a maintes fois inspiré les artistes et les poètes. Pour tous ces épris d'idéal, fouilleurs de la pensée et ciseleurs de la forme, quel admirable sujet en effet que celui de la vie de Marie, le chef-d'œuvre de Dieu parmi les pures créatures!

C'est ce qu'avait entrepris de nous démontrer M. Leclaire par la publication de cette série de reproductions et de citations, dont nous venons de parler.

Ses articles se succédaient comme suit, dans un ordre absolument régulier:

- I. Beauté de Marie.
- II. Marie prédestinée.
- III. Immaculée Conception.
- IV. Parents de Marie.
- V. Naissance de Marie.
- VI. Premières années de Marie.
- VII. Présentation au temple.
- VIII. Vie au temple.
- IX. Mariage de Marie.
- X. Annonciation.
- XI. Visitation.
- XII. Repentir de saint Joseph.
- XIII. Nativité de Jésus — Arrivée à Bethléem — Dans l'étable.

Chacune de ces pages avaient pour but immédiat de nous expliquer les chefs-d'œuvre reproduits: les madones, les vierges et les mères de Raphaël, de Carl Müller, de Carlo Dolci et d'autres encore.

Il est facile de constater à la lecture seule des titres des articles que l'œuvre est restée inachevée; mais, n'y a-t-il pas là vraiment une compilation aussi originale que pieuse? Et si Monsieur Leclaire voulait la parfaire et nous donner



pour l'été 1904 un beau volume, pas trop cher, à la portée des bourses moyennes, est-ce qu'il ne serait pas digne d'encouragements? Je le soupçonne d'avoir, dans ses cartons, beaucoup d'autres madones et des masses de notes. Pourquoi notre jeunesse n'en bénéficierait-elle pas? Que de beaux livres à donner en prix avec de tels volumes! Ils en diraient plus à l'âme de nos hommes de demain que toutes les médailles de bronze, d'argent ou d'or, dont on afflige à tort nos concurrents. Et puis, quelle femme chrétienne n'aimerait pas à mettre en honneur au milieu des bibelots de ses étagères un joli volume qui s'appellerait: "La Vierge Marie dans la poésie et dans les arts"? Enfin quel prêtre ne serait pas heureux de savoir ce pieux et beau livre parmi ses bouquins?

De cette façon notre humble REVUE CANADIENNE pourrait se faire dignement représenter au futur congrès mondial à la gloire de Marie, au moins par un beau livre qui dirait là-bas que nous aussi nous aimons Marie, et, qu'arrivés les derniers au banquet des nations chrétiennes, nous savons aussi admirer et vénérer la mère de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

Assurément je ne veux pas dire que là doit se borner notre action au Congrès marial de Rome, s'il a lieu. Non, oh! non! Mais pour ce qui nous concerne, à la REVUE, ce serait un témoignage qui ne serait pas banal, de notre bonne foi et de notre piété.

En tout cas c'est là toute ma modeste proposition. Et sur ce, je me permets de passer la plume à mon sympathique directeur de la REVUE CANADIENNE. S'il consent à publier ma prose d'aujourd'hui je serais bien surpris qu'il n'aurait rien à ajouter...

*L'abbé Elie-J. Auclair, Ptre.*

Séminaire Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke.

En la fête du Très Pur Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie,—31 août 1902.



# CHARLES LESIEUR ET LA FONDATION D'YAMACHICHE

---

(Suite)

---

## CHAPITRE SECOND

Depuis la publication des lignes précédentes on a fait la remarque qui suit: “ A quoi peut-il être bien utile de “ traiter longuement de la fondation d'Yamachiche? C'est “ une paroisse très ancienne, il est vrai, mais dont les com- “ mencements n'offrent guère de particularités différentes “ de celles qui ont marqué l'origine des autres vieilles pa- “ roisses canadiennes-françaises. Peu importe au gros pu- “ blic qu'elle ait été fondée en 1702 ou 1704; il importe “ également peu que les véritables fondateurs soient “ Charles et Julien Lesieur ou bien les trois frères Etienne, “ Jean-Baptiste et Pierre Gélinas. Ces colons primitifs “ ont leur mérite chacun, qui doit être reconnu; placez-les “ donc sur un pied d'égalité, et vous serez ainsi certain “ d'éviter des froissements et de toujours rester dans les “ limites de la plus exacte vérité. Dans le cas particulier “ d'Yamachiche, les deux endroits où se firent les premiers “ défrichements du sol sont à peine distants, l'un de l'au- “ tre, de trente-cinq à quarante arpents, tout au plus. Une “ dissertation en rapport avec ces faits ressemble à une “ tempête dans un verre d'eau.” Sans doute que cette re- marque a bien son à-propos; car, ce qui n'intéresse qu'une paroisse, si belle, si riche ou ancienne qu'elle soit, ne peut être d'un intérêt public. Cependant les amateurs de nos



histoires paroissiales, et ils sont nombreux, penseront, à coup sûr, différemment. Un écrivain a dit: Quiconque parvient à jeter un jour nouveau sur un point d'histoire, même d'une importance minime, celui-là mérite des remerciements.

L'histoire des premiers temps d'Yamachiche, ne saurait être trop étudiée pour bien mettre en relief le rôle admirable joué par les fondateurs de cette paroisse. Pour ma part, en examinant les vieux parchemins tout jaunis par le temps, en parcourant surtout les registres paroissiaux de nos vieilles localités, surtout en travaillant à la généalogie de plusieurs familles anciennes, j'ai éprouvé une grande somme de joie et de bien douces émotions. N'est-ce pas, en effet, revivre un peu avec les anciens que de s'occuper d'eux, de chercher à scruter leur vie? Evoquant donc, par la pensée, l'époque déjà lointaine de 1702, il m'a semblé voir reparaître sur la scène ces nobles figures des Lesieur et des Gélinas, abandonnant Batiscan, le Cap-de-la-Madeleine, la ville de Trois-Rivières, pour venir courageusement s'enfoncer dans les bois, sur les bords des deux rivières d'Yamachiche. Et là, armés de leur seul courage, de leur indomptable énergie, il m'a semblé les voir entreprendre vaillamment la lutte intrépide et toute pacifique cependant, contre la forêt séculaire, afin de fixer les assises d'une paroisse qui fait incontestablement aujourd'hui l'admiration de tout visiteur étranger. Ils ont droit à nos hommages, ces hardis pionniers; leurs faits et gestes méritent d'être cités avec un légitime orgueil. D'autres, en Canada, se sont illustrés par de hauts faits d'armes, des actions d'éclat, plusieurs même par les palmés du martyr! L'histoire a buriné leurs noms devenus célèbres et maintes fois chantés par nos poètes; aujourd'hui nous les acclamons avec enthousiasme, au temps des réjouissances publiques. Rien n'égale les exemples d'un passé noble et glorieux pour élever les âmes et stimuler le courage des générations actuelles.



Mais, trêve à ces pensées et revenons à l'objet présentement en vue: la part légitime qui s'attache aux noms de Charles et Julien Lesieur dans les premiers défrichements du sol, à Yamachiche, et la fondation de cette paroisse.

Pour arriver à établir la priorité de résidence, à Yamachiche, des frères Gélinas sur les Lesieur on semble s'être principalement appuyé sur les cartes cadastrales de 1685-1709. Ces plans ont été tracés par M. Catalogne sur ordre de M. de Pontchartrain, et, par leur ancienneté, ils constituent une preuve très forte, mais qui, cependant, mérite d'être étudié avec grande attention. Donc, tout en admettant volontiers que ces plans sont précieux et authentiques, peut-on affirmer sûrement qu'ils sont complets et d'une exactitude absolue? Il est bien permis d'en douter, pour des raisons qu'il convient de signaler. Disons, en premier lieu, qu'ils renferment des erreurs graves, la première desquelles se trouve dans leur titre même "cartes du gouvernement de Québec," pendant qu'on aurait dû écrire "gouvernement des Trois-Rivières." Maintenant, en quelle année les arpenteurs sont-ils passés à Yamachiche pour y accomplir leur travail? On semble soutenir, pour mieux servir les besoins d'une thèse favorite et fort louable du reste, que c'est en 1709, puisqu'il est constamment fait mention de cette année-là, tandis que plusieurs titres de concessions de terrain nous apprennent que c'est bien en 1706. Une différence de trois ans vaut, assurément, la peine d'être bien notée, surtout quand il s'agit d'un événement aussi ancien, dès le début de l'avant-dernier siècle. En admettant même l'année 1709, comme celle où fut terminé, à Yamachiche, le fameux cadastre, ce dernier n'en serait pas moins encore erroné, puisqu'il ne mentionne pas les noms de Charles Lesieur, Mathieu Milette, etc., comme résidant là, ce que les titres mêmes de concessions de terre établissent positivement. Le baptême de



Marie-Françoise Lesieur, le 1er novembre 1704, en ce dernier endroit, prouve une autre erreur en ce qu'il donne comme certain le fait que Charles Lesieur résidait bel et bien à la grande rivière d'Yamachiche, cette année-là. La concession à Mathieu Milette établit également que Charles Lesieur y demeurait aussi, en 1708. Dans l'acte de concession à Jean Boissonneau-Saint-Onge, en date du 6 novembre 1708, on lit que "Charles et Julien Lesieur, conjointement seigneurs d'Yamachiche dans le lac Saint-Pierre *y demeurant* ont volontairement reconnu avoir vendu une terre de six arpents de front sur les bords de la petite rivière, etc." En outre, l'acte de concession à Charles Vacher-Lacerte, en date du 28 février 1708, nous informe que Charles et Julien Lesieur avaient leur résidence à Yamachiche. Voilà des faits incontestables dont il est bien impossible de nier l'existence.

Si le cadastre, au moins en tant que la paroisse d'Yamachiche y est concernée, doit être reconnu comme datant de 1709, il renferme alors des erreurs tellement manifestes qu'il perd une grande partie de sa valeur historique; il ne pourrait alors être considéré qu'à titre de document curieux du temps. Mais, comme il appert qu'il a été réellement confectionné en 1706, il a certainement le défaut grave de ne pas contenir la mention de Charles Lesieur qui aurait dû y figurer avec les autres sept premiers colons. Outre cette omission le cadastre renferme d'autres erreurs d'une importance moindre que M. Raphaël Bellemare, dans le premier volume des *Vieilles familles d'Yamachiche*, a très bien fait connaître au public.

C'est ici le moment de rectifier certains renseignements contenus dans l'ouvrage qui vient d'être nommé, aux second et troisième tomes, publiés, l'un en 1899, l'autre en 1900. Lors d'une visite tout récemment faite à Louiseville, comté de Maskinongé, pour revoir les registres paroissiaux de la Rivière-du-Loup, de précieux renseignements



ont été trouvés qui ont fait connaître plusieurs incorrections. Avant 1722, il n'y avait pas de missionnaire résidant à Yamachiche et les récollets, qui y exerçaient leur ministère en y faisant de nombreuses visites, ont rédigé ou emporté les originaux des actes à Trois-Rivières et à la Rivière-du-Loup. C'est à ces derniers endroits qu'ils sont encore conservés, intercalés parmi les actes de ces deux localités. En rapport avec les erreurs découvertes, contrairement à ce qui est affirmé dans la généalogie de la famille Lesieur, Julien Lesieur n'a pas été inhumé à la Rivière-du-Loup, mais bien dans l'église Sainte-Anne d'Yamachiche, le 18 août 1715. Le registre dit: "L'an 1715, le 17 août est décédé le sieur Julien Lesieur dit Duchaine, seigneur d'Yamachiche, âgé d'environ 40 ans. Lequel après avoir reçu les sacrements de l'Eucharistie et l'Extrême-Onction, selon les rites de notre mère la sainte Eglise a été inhumé le 18e dans l'église de Sainte-Anne de Yamachiche en foy de quoi j'ai signé, fr. Augustin Quintal, Récollet Miss." Ce renseignement jette une lumière nouvelle sur les premiers temps d'Yamachiche. En effet, Julien Lesieur ayant été inhumé le 18 août 1715, "dans l'église d'Yamachiche," cette église a donc été bâtie avant cette année-là, et cela sur le domaine même de Julien Lesieur, à la grande rivière.

*F. L.-Desautniers.*

Montréal, 20 août 1902.

*(A suivre)*





## LAZARRE <sup>(1)</sup>

---

On ne nous a pas pris souvent en flagrant délit d'éloges en faveur des romans. Mais une fois n'est pas coutume, et nous promettons de n'en pas prendre l'habitude.

Nous avons, pour justifier cette exception unique, un roman unique en son genre: écrit de main de maître, avec toutes les délicatesses d'une morale irréprochable, vécu, attachant, et, chose plus rare, très instructif.

Le titre du livre est *Lazarre*. L'auteur est Mme Mary Hartwell Catherwood, de Chicago. Et, — si cette remarque peut intéresser dans l'affaire, — *Lazarre* a eu jusqu'ici un succès de librairie qui dépasse les plus ambitieuses espérances.

Le héros est Français, et le fond de l'ouvrage est historique. Sur ce fond historique, Mme Catherwood a peint des tableaux, brodé des légendes, esquissé des portraits et tissé d'admirables fantaisies qui enveloppent la vérité de voiles transparents et fins. Derrière ces voiles se meuvent des personnages héroïques et charmants; on y voit se croiser, s'entremêler les intrigues aristocratiques de la cour de France; on regarde jouer les scènes de l'ambition et de l'amour d'un monde raffiné et blasé, ou bien celles plus primitives, dans les grandes forêts d'Amérique, d'un monde sauvage encore, mais qui vous paraît adouci et ennobli à travers les teintes douces de cette poésie.

*Lazarre* n'est autre que le dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Enlevé de sa prison par Bellenger, l'exécuteur des hautes œuvres du duc de Provence, l'enfant est devenu idiot à force de mauvais traitements.

---

(1) Chez Bowen-Merrill Co., Indianapolis.



On le transporte en Angleterre pour l'y cacher; mais il y est rencontré et reconnu par le marquis de Ferrier et par Eagle sa fille.

Pour le soustraire de nouveau à toute recherche, on le fait conduire en Amérique, où il est adopté par un chef iroquois, qui donne au pauvre enfant idiot le nom de Lazarre Williams. Il avait dix-huit ans quand, se baignant un jour dans le lac George, il se frappa la tête sur un rocher et s'infligea une blessure qui fit croire à sa mort prochaine. Sous les soins d'un médecin, il recouvre la santé et recouvre aussi sa raison.

Dès lors, il quitte le wigwam du chef iroquois et passe chez le docteur Chantry qui s'occupe de son éducation.

A cette époque, les de Ferrier, comme beaucoup d'autres émigrés français, venaient de s'établir en Amérique. Lazarre les trouva de nouveau sur son passage. Eagle avait alors treize ans, et venait d'être mariée à son cousin Philippe de Ferrier. Celui-ci partit pour la France, où il voulait recouvrer ses propriétés. Sa jeune femme se décida bientôt à l'y rejoindre, en compagnie de Lazarre et de son fidèle ami Skenedouk.

Alors commence toute une série d'épisodes, de courses émouvantes et d'empoignantes situations, dans lesquelles le vrai et le vraisemblable concourent à resserrer le même nœud et à hâter le même dénouement. Malgré les distances immenses qui séparent les théâtres divers de ces scènes et de ces intrigues: — l'Amérique, la France, la Russie, puis de nouveau l'Amérique, — tout s'enchaîne avec naturel, tout se suit et court sans heurt ni rupture.

Les personnages, en changeant de décor, ne changent pas de nature et gardent tout l'intérêt de leur caractère: Skenedouk demeure le sauvage rusé et fidèle dans les steppes de la Russie, comme au sein des forêts vierges; de Chaumont conserve sa souplesse de courtisan raffiné, même quand il se prête aux rudes manières de la sauvage-



rie; parmi les éloges tapageurs et les éblouissements de Paris, Eagle retrouve des heures tranquilles comme celles de ses mélancolies dans les solitudes américaines, pour songer aux malheurs de Lazarre et à la sympathie affectueuse qui l'attire vers lui.

Quand tous rentrent de nouveau en Amérique, bien des événements se sont passés. Les sauvages sont en guerre: — une de ces guerres affreuses, où les tribus iroquoises n'étaient souvent que les instruments soudoyés de quelque puissance d'Europe. Lazarre se bat pour son pays d'adoption. Philippe de Ferrier est tué; et Eagle elle-même, folle de terreur, est capturée avec son jeune enfant.

Quand la paix est conclue, Lazarre se rend aux Illinois, où il s'établit pour y vivre en paix comme dans son royaume; il y bâtit sa maison, et c'est à son foyer qu'un jour, après des incidents merveilleux, on retrouve Eagle, veuve consolée, près de celui qu'elle a tant plaint autrefois, tant admiré, et qu'elle aime.

Lorsque le prêtre Edgeworth apporte à Lazarre le message de Marie-Antoinette, rappelant son fils en France, pour lui livrer enfin la possession de son trône, le dauphin sentit un instant dans son âme la lutte entre son ambition royale et son amour. Il regarda Eagle d'un de ces regards "of unspeakable love that counts a thousand years as a day."

Puis, d'une voix dans laquelle vibrait tout son cœur, il refusa net de partir.

— Oh! mais, s'écrie la fiancée, moi je ne vaux pas un royaume!

Pour toute réponse, Lazarre l'enlace dans ses bras, tandis qu'à travers les flots de larmes de son bonheur, elle murmure, — et ce sont les derniers mots du livre, — "Louis, tu es un roi! — tu es roi!"

C'est encore sous le charme de cette lecture que nous avons écrit ces quelques lignes. Elles ne disent pas assez



ce que nous avons éprouvé. Nous renvoyons le lecteur lui-même à ces pages délicieuses, à ces dialogues alertes et spirituels, à ces descriptions si vives qui nous jettent sous les yeux, comme à grands coups de pinceau, toute cette nature vierge du nouveau monde; à ces courses effrénées d'un continent à l'autre; ou encore, à travers les embûches et l'espionnage, de Montréal à Saratoga et à New-York, de New-York aux prairies de l'Ouest.

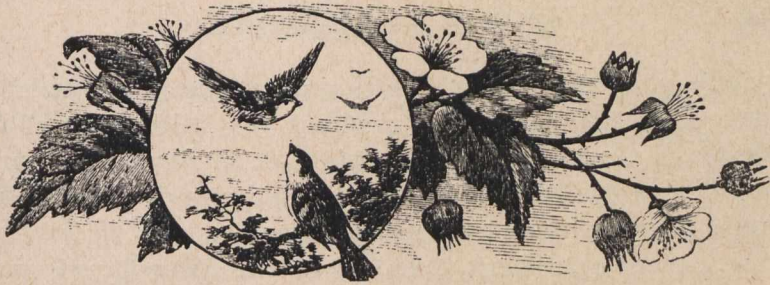
Mme Catherwood dit, en parlant de Dieppe la Blanche, étincelante au bord des eaux bleues de la mer, que longtemps après l'avoir vue, elle fermait ses yeux et croyait encore la revoir.

Je sens que pour moi, il en est ainsi de *Lazarre*. Après avoir vu ces scènes étincelantes, ces portraits peints de toutes les riches couleurs d'une belle imagination, le roman enlacé à la vérité de l'histoire, je puis bien fermer les yeux, mais non pas m'empêcher de les revoir.

XXX





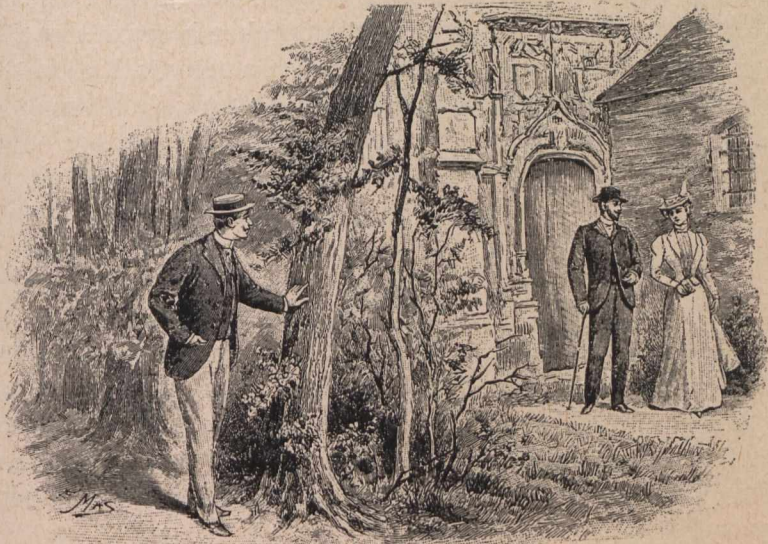


# DESILLUSION

Avec trente-deux gravures, par M. MAS

*(Suite)*

— Mais je ne souris pas, protesta vivement M. d'Erizel, personne n'a plus que moi le respect de la religion.



Mais Alexis, épiant son cousin.

Ils en restèrent là, mais Alexis, épiant son cousin, se rendit compte que, tous les matins, il entendait la messe où Brigitte assistait aussi; qu'il sortait en même temps



qu'elle, et la reconduisait toujours presque jusqu'au château, s'arrêtant au dernier tournant de l'allée qui y aboutissait. En marchant, ils causaient et, quelquefois, s'arrêtaient, s'asseyaient un instant sur un tertre de gazon, sans doute pour être plus longtemps ensemble.

Et de ces entretiens, Césaire rentrait transfiguré, avec une sérénité, une douceur, une calme satisfaction, dont ses traits avaient, depuis son malheur, désappris l'expression.

Chaque après-midi, on se retrouvait pour la partie du colonel, soit à Rocheverte, soit aux Mares. Dès qu'ils le pouvaient, Césaire et Brigitte se rapprochaient pour causer encore, mais jamais Alexis ne leur entendit faire une allusion à leurs rencontres matinales, que lui-même faisait semblant d'ignorer. Tout marchait donc à souhait pour ses projets, cent fois mieux qu'il n'eût jamais osé l'espérer, et le dénouement lui semblait approcher à grands pas.

— Césaire attendra l'anniversaire, songeait-il, avant de se déclarer ouvertement, mais pour s'aimer, ils s'aiment.

Et il prévoyait avec ivresse que quelques mois seulement le séparaient encore de la possession de cette fortune, le rêve de toute sa jeunesse.

## XV

Un mois s'écoula, puis, un beau jour, le colonel parla de départ. Il ne pouvait abuser plus longtemps de l'hospitalité de sa belle-sœur. A vrai dire, il en avait par-dessus la tête, et les soirées fraîches, arrivant avec octobre, terme du séjour promis, il lui prenait une sorte de hâte de regagner Paris.

— Comme à Luchon, nous vous suivrons de près, répondit à cette ouverture le comte de Cramans, je partirai sous huit jours.

— Je ne tarderai pas à vous rejoindre, fit Alexis, car voilà, moi aussi, mon congé fini.



— Nous allons donc nous retrouver à Paris, dit le colonel; seul, monsieur de Cramans, nous ferez-vous défaut, et ne vous verra-t-on pas cet hiver? D'Erizel m'a dit que vous aviez toujours votre appartement.

— Oui, fit le comte, et je n'y suis pas rentré depuis mon deuil. J'ai le projet d'y retourner un peu pendant la mauvaise saison.

— Tant mieux, dit le colonel, enchanté; nous serons au complet alors, nous passerons encore de bonnes soirées et ferons de bonnes parties. Quand pensez-vous arriver, monsieur de Cramans?

— Oh! pas de sitôt, répondit Césaire, en regardant Brigitte; un triste anniversaire me retiendra à Mirebois, mais vers janvier, si je m'en sens le courage...

Brigitte lui sourit, et ce fut sur cette promesse que, quelques jours plus tard, on se sépara. Mais, auparavant, le colonel, profitant du léger bien-être rapporté de Luchon pour circuler un peu, était venu aux Mares, faire ses adieux à ses amis et, malgré toutes les protestations de Mlle de Campaïche, Brigitte l'avait, comme toujours, accompagné.

On ne pouvait refuser au colonel la satisfaction d'une dernière partie; ces messieurs avaient donc pris les cartes et, pendant ce temps-là, la jeune fille était descendue au jardin, à la ferme. Elle s'était arrêtée sur le seuil, où Mme Jean cousait, assise sur le pas de la porte, tout en surveillant ses enfants, et avait pris place près d'elle, sur un escabeau. Elle avait attiré les bébés, un peu farouches d'abord, mais bientôt conquis par la douceur angélique de son sourire, et elle les amusait avec cet instinct de maternité latent en tout cœur de femme.

Tout en le faisant, Brigitte causait avec la fermière.

— M. de Cramans va bientôt repartir, lui dit-elle.

— Oui, Mademoiselle, et vraiment ce sera un grand vide; il est si bon, si *parable*, si obligeant quand il s'agit de nous donner un conseil ou de nous rendre un service, que nous



sommes déjà accoutumés à sa présence; il nous semble qu'il a toujours été là, et son départ nous fera de la peine à tous.

— Je le comprends, dit Brigitte, parlant plus pour elle-même que pour son interlocutrice, M. de Cramans est un de ces êtres de sympathie qui s'imposent à vous et qu'on



Brigitte causait avec la fermière.

ne saurait pas ne point admirer et aimer... Leur empire vous laisse sans défense.

Mme Jean écarquilla un peu les yeux devant ces termes, dont l'usage ne lui était pas familier, mais elle comprit que la jeune fille vantait M. de Cramans et renchérit sur l'éloge.

— Oh! oui, dit-elle, on ne peut le voir sans l'aimer, d'au-



tant qu'il inspire la pitié avec sa douce tristesse. A peine si on le voit sourire; rire, jamais. Son chagrin est profond, et sans doute il aimait bien fort sa défunte femme.

— Je crois, dit Brigitte, un peu pâle, qu'il l'aimait passionnément.

— Il n'en a dit que quelques mots à mon mari, poursuivit la fermière, et il s'est tu brusquement, comme s'il avait craint de céder à l'émotion, mais Jean l'a bien deviné, et tout le mal que cela lui faisait de parler de Madame! Moi qui aide Anna à arranger sa chambre, je trouve, tous les matins, sur une table, près de son chevet, un portrait de sa défunte, devant lequel il laisse, toute la nuit, brûler une veilleuse, sans doute pour ne pas cesser de le voir. Dans la journée, il le met sur la commode et l'entoure tous les jours de fleurs fraîches.

— Ah! fit Brigitte, évidemment intéressée par ces détails, c'est une grande photographie, n'est-ce pas, dans un cadre d'ivoire? M. de de Cramans me l'a montrée.

— Oui, dans un cadre blanc. Quelle jolie femme! n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Très jolie, oui, madame Jean.

— On comprend qu'ayant aimé une si belle personne, M. de Cramans ne puisse se consoler de l'avoir perdue, ni jamais en aimer une autre.

— Oui, fit Brigitte rêveuse, oui, cela se comprend.

— Sans enfant, à son âge il pourrait encore se remarier, dit toujours Mme Jean, mais c'est une chose que nous ne verrons jamais, je crois.

Brigitte était très pâle.

— Non, jamais, murmura-t-elle, les lèvres blanches.

— Et pourtant il n'aurait qu'à vouloir, j'en suis sûre, il est encore si bel homme!

— Oh oui, répondit la jeune fille, sans trop savoir ce qu'elle disait, il est charmant, de tous points.

— M. d'Erizel n'est pas indifférent non plus, se hâta d'ajouter la fermière.



Brigitte comprit sa pensée, et qu'elle croyait lui être agréable en faisant l'éloge de celui qu'elle supposait peut-être lui être fiancé, et avec un involontaire sourire, plein d'amertume secrète, elle riposta :

— M. d'Erizel est aussi très bien.

A ce moment, Césaire descendait, ayant laissé le colonel et Alexis en la douceur d'un écarté final.

— Mademoiselle Brigitte, dit-il, je vous cherchais pour faire une dernière fois avec vous le tour de ce jardin.

Soumise et souriante, elle le suivit.

— Que sont les destinées ! dit Césaire, lorsqu'ils furent un peu éloignés. Ici aujourd'hui, y reviendrons-nous jamais, vous ou moi ? Quel inconnu que l'avenir ! quelle incertitude que la vie !

— Oui, fit Brigitte, pourtant il est des choses qu'on peut prévoir, telles que celle-ci, par exemple, que je ne verrai plus les Mares, ce jour écoulé.

— Qui sait ? dit Césaire ; eh bien ! si c'est votre dernière visite, laissez-moi vous en offrir un souvenir.

S'approchant d'un rosier en fleurs, il en coupa quelques branches, les plus belles, cueillit quelques pensées d'automne et quelques reines-marguerites, plusieurs œillets, et les réunit en un bouquet, qu'il donna à Brigitte.

— Emportez ces fleurs, lui dit-il, seule chose qu'ici je puisse vous donner, en mémoire des heures d'intimité que nous y avons passées, de cette sympathie devenue bientôt de l'affection, qui nous a fait comprendre mutuellement nos deux âmes et en échanger les secrètes pensées. En mémoire, surtout, ajouta-t-il, étrangement troublé, du bien que vous m'avez fait, Brigitte, en montrant à mon désespoir la voie sereine où seul il pouvait s'apaiser ; car de cela, éternellement, je vous serai reconnaissant.

A ces paroles émues, Brigitte ne put retenir ses larmes, et prenant les fleurs :

— Merci, dit-elle, elles me seront précieuses. Bien après



qu'elles auront perdu leur fraîcheur et leur parfum, je les conserverai, encore, toujours, en souvenir de notre amitié, car moi, non plus, jamais je n'oublierai, monsieur de Cramans, les jours qui viennent de s'écouler ni... — elle hésita — la confiance que vous m'avez montrée, ni la sympathie que vous m'avez témoignée.

Elle lui tendit la main, il la prit et, lui aussi les larmes aux yeux, la baisa...

Alexis arrivait, à ce moment, prévenir les jeunes gens que le colonel les attendait pour repartir. Il n'entendit point les paroles qu'ils échangeaient, mais vit le geste tendre, les yeux mouillés, et un saisissement joyeux lui coupa la parole.

Cet aveu? c'était donc chose faite, déjà! de quel train les affaires avaient marché!

Il s'arrêta pour cueillir une fleur, afin de donner aux promeneurs le temps de se remettre et de se reprendre un peu lui-même, puis, avec un ton d'une indifférence affectée, il leur dit:

— Venez-vous? le colonel parle de regagner Rocheverte, il croit qu'il s'est mis en retard, en passe de faire attendre Mlle de Campaïche pour le dîner, aussi vous jugez de son impatience et de son inquiétude!

Les Champacé partirent le lendemain matin et, bien qu'Alexis n'en sût rien de positif, il soupçonna Césaire d'être allé revoir Brigitte à la gare. Celui-ci ne lui en dit rien, non plus que de ses projets, mais il parlait volontiers du colonel et de sa fille, incidemment, à propos de quelque ressouvenir. Alexis ayant voulu une fois le pousser à bout pour savoir son impression réelle sur la jeune fille, il lui répondit avec une sincérité qui, vu son silence, sur les circonstances secrètes de leur intimité, étonna profondément Alexis:

— Brigitte de Champacé est une créature d'exception, dont l'âme est aussi idéalement belle que le visage, qui a



tous les charmes, tous les dons et peut-être n'a pas sa pareille au monde.

Alexis remarqua que, tous les matins, comme lorsque la jeune fille était là, Césaire se dirigeait vers l'église, à l'heure de la messe matinale. Il savait son cousin très indifférent en matière religieuse, sinon même hostile; cette piété soudaine lui parut donc suspecte, et il en conclut que c'était le seul souvenir de Brigitte qui le ramenait ainsi chaque jour aux lieux et au moment où il en pouvait le mieux évoquer l'image et la pensée. Et c'est aussi à ce sentiment qu'il attribua la visite d'adieu, qu'avant de quitter les Mares, M. de Cramans tint à faire à Mlle de Campaêche.

La vieille demoiselle, déshabituée de tous les égards de ce genre, fut un peu étonnée et le traduisit avec son tour d'esprit accoutumé.

— Quelle surprise! monsieur de Cramans, je ne m'y attendais pas; tout l'attrait que Rocheverte pouvait avoir pour vous s'étant envolé, je n'espérais plus vous y voir.

— Vous oubliez, Mademoiselle, la reconnaissance qui m'y ramène, reconnaissance de l'aimable accueil que vous nous fîtes.

— Elle n'est pas très motivée; c'est moi, plutôt, qui dois vous savoir gré d'être venu distraire un peu mes hôtes. Et les voilà partis! Moi, sans doute je ne les reverrai plus, mais vous les retrouverez, probablement bientôt?

— Probablement, oui, Mademoiselle, cet hiver, et mon cousin d'Erizel dans quelques jours.

La vieille fille ne parut point prendre en considération l'élément nouveau que ce nom d'Alexis introduisait dans l'idée qu'elle poursuivait, et le passant volontairement sous silence, elle continua:

— Je crois que ma nièce de Champacé vous plaît beaucoup.

— Infiniment, Mademoiselle, du reste à qui pourrait-elle ne pas plaire, charmante comme elle l'est?



— Oui, elle est charmante, jolie, spirituelle et très bonne. D'une éducation un peu libre, par exemple; de mon temps les jeunes filles n'étaient point apprises de la sorte, mais, de cela, il faut accuser son père, non pas elle.

— Oh! Mademoiselle, dit Césaire, souriant, cette liberté d'éducation, dont vous prenez ombrage, est bien relative. Si vous voyiez la plupart de nos jeunes filles!

— Je sais, je ne suis plus du monde, j'ignore le ton actuel; mais le peu que j'en connais me fait préférer l'ancien. Enfin, si les manières émancipées de Brigitte l'aident à trouver un mari, il faudra s'applaudir de les lui avoir laissé prendre, car la chère petite, sans fortune, ne sera pas facile à caser!

— Mlle de Champacé est de celles qui peuvent se passer de dot, elle est assez douée d'autre façon.

— J'aimerais qu'un homme désirant se marier fût de votre avis, monsieur de Cramans, dit perfidement la vieille demoiselle; car, s'il ne s'en trouve pas, ma nièce a de grandes chances de rester fille.

— Si Mlle de Champacé ne se marie point, c'est qu'elle ne le voudra pas, répondit le comte sérieusement; les occasions ne lui manqueront assurément pas.

A ces mots, Mlle de Campaïche regarda sournoisement M. de Cramans sous ses lunettes; Alexis s'en aperçut et craignant que son cousin n'éprouvât quelque embarras de ce regard, qui était toute une allusion, il détourna brusquement la conversation.

Au bout d'une demi-heure, Césaire se leva.

— Je ne sais, Monsieur, dit Mlle de Campaïche, si, à mon âge, il m'est permis de vous dire au revoir, car j'ignore vos projets; et si dix années ne se passeront point encore sans vous ramener aux Mares?

— Je ne saurais moi-même vous préciser, Mademoiselle, l'époque où j'y reviendrai, ni si j'y reviendrai jamais, car l'avenir n'appartient à aucun de nous, mais ce que je sais



c'est que, si les circonstances me ramènent dans ce pays, j'espère vous y retrouver.

— Si vous le désirez vraiment, ne tardez pas trop, dit malicieusement la vieille fille. C'est ce que je disais dernièrement à Brigitte: "Ma chère, si tu veux me présenter ton mari, hâte-toi de le choisir, car mon âge ne permet pas de me faire attendre."

Césaire resta sourd à l'intention de ce propos, et très calme, ayant salué, s'en fut, suivi d'Alexis, qui murmurait à part lui:

— Cela crève les yeux, puisque même Mlle de Campaïche, de son fauteuil, l'a vu, et elle ne doute pas d'un mariage prochain entre Césaire et Brigitte. Ce n'est donc point une complaisance de mon imagination qui me le montre désormais comme certain.

Les deux cousins reprirent, le lendemain, le chemin du Nord, mais, en route, se séparèrent: Césaire bifurqua sur Mirebois et Alexis rentra à Paris.

## XVI

Alexis, revenu à Paris, y reprit bientôt son service et ses habitudes. Il se trouvait seul, incroyablement, après ces presque trois mois de vie commune avec son cousin, et s'étonnait de voir à quel point l'isolement, cet isolement auquel il se croyait si bien habitué, lui coûtait. "Est-ce étrange? pensait-il. Césaire est un charmant compagnon de voyage, assurément, mais ses goûts et ses sentiments diffèrent trop des miens pour qu'il ait pu, à ce point, s'imposer à moi. L'homme a-t-il donc tellement besoin de société, d'intimité que, pour en avoir pris quelque temps l'accoutumance, je ne puisse plus m'en passer?"

Et, en réfléchissant, dans ses longues heures de bureau, Alexis en vint à se représenter que ce n'était pas seulement Césaire qui, depuis trois mois avait composé cette



compagnie, dont la privation le rendait douloureusement mélancolique, mais aussi le colonel et Mlle de Champacé. De la douceur et de la distraction que ceux-là mettaient dans sa vie, il pouvait n'être pas sevré, puisque, habitant la même ville, quelques pas seulement les séparaient.

Il n'était pas encore allé chez eux, pour leur laisser le temps de s'installer, et ne pas se montrer indiscret, mais, devant l'esseulement qui l'attristait, huit jours ne s'écoulèrent pas sans qu'il prît le chemin de l'avenue du Quesne. Il y fut reçu avec la même amitié, toujours égale, toujours pareille; bourrue mais sincère, chez le vieil officier; délicatement attentionnée chez sa fille, et il lui parut, sans doute pour en avoir été privé quinze jours, que le sourire de Brigitte n'avait jamais été plus charmant, ni plus doux.

Un de ses premiers mots avait été pour lui demander des nouvelles de M. de Cramans, qu'il avait quitté après eux, et Alexis s'était senti une sorte de jalouse colère de cet empressé souvenir. Mais l'impression ne lui en était pas montée plutôt au cœur qu'il l'avait déniée de sa volonté. Qu'était-il de plus naturel que cette sollicitude inquiète de la jeune fille pour l'aimé, pour le fiancé, peut-être? Ce témoignage nouveau devait le satisfaire, au contraire. Il fit tous ses efforts pour qu'il en fût ainsi et oublia, du reste, cette légère amertume, devant toute la grâce de Brigitte. Comme elle savait, avec sa vraie bonté, rendre agréable et précieuse toute chose, même banale en soi, comme le ressouvenir des heures passées ensemble, des choses vues, des chemins parcourus, et comme il était compréhensible que Césaire n'eût pas résisté à tant d'attraits! Quel homme rapproché de la jeune fille, comme le comte l'avait été par ses soins et les circonstances pendant près de trois mois, ne l'eût aimée? Quel homme? Lui seul, Alexis, sans doute parce que son ambition s'était mise devant son cœur pour lui barrer le passage, et qu'il avait, dans sa pensée, réservé Brigitte pour un autre dessein que celui de l'amour? Sans quoi, lui aussi s'en fût épris.



Il ne convenait de cela que depuis son retour à Paris, ayant appris, par le plaisir qu'il avait eu à revoir la jeune fille, la sympathie qu'elle lui inspirait. Naguère il se disait: "Nous sommes trop différents, jamais je ne m'en serais enamouré." Maintenant, il s'avouait que si les choses avaient été autres, s'il eût été riche, ou elle, il l'eût bien aimée. Mais leur pauvreté pareille avait d'abord été entre eux, puis les projets d'Alexis, qui devaient les enrichir tous deux et les séparer à jamais.

—J'aurais fait son bonheur, pensait quelquefois M. d'Erizel, avec un soupir, lorsque, — nouveau sentiment encore rapporté de son voyage, — un regret mélancolique lui venait de ne pouvoir prendre pour lui la délicieuse enfant, qu'il poussait dans les bras de son cousin. Elle sera heureuse avec Césaire, bien heureuse; il a tout ce qu'il faut pour charmer une femme, s'en faire aimer, embellir sa vie, tout: la beauté physique, l'intelligence, la bonté, la fortune, l'attrait d'un esprit cultivé, la douceur d'un cœur tendre, passionné même, et le plus agréable caractère, avec l'expérience des femmes, le secret de leur plaire.

Et par un retour sur lui-même, il ajoutait:

— Moi aussi, je serai heureux, très heureux: le rêve de toute ma vie s'accomplira, je serai riche, fabuleusement riche.

Mais, malgré cette certitude, il restait pensif et sombre, comme jaloux, un peu, de la part qui serait faite à Brigitte dans la réalisation de ses plans, car elle aurait la fortune et l'amour, tandis que lui!...

Mais l'amour, y avait-il jamais, avant ce jour, songé autrement que comme à une distraction, un hors-d'œuvre du banquet de la vie? Quelle importance il avait acquise à ses yeux, quelle place dans sa pensée depuis quelques mois!

Le constatant, il en accusait la vie commune avec le comte, qui, homme de sentiment, ne vivait que pour le sentiment et par lui.



— Césaire a déteint sur moi, se disait-il; il est temps que je me reprenne, j'ai tant joué au bon apôtre que mon rôle, véritable tunique de Nessus, usurpe peu à peu la place de ma personnalité propre.

Néanmoins, malgré sa résistance à ses sensations morales, il n'avait plus, devant l'accomplissement prochain du mariage qu'il avait préparé, la même joie de triomphe qu'au début des circonstances qui le favorisaient. Peut-être la tâche lui était-elle trop facile, et, la lutte devenant inutile, il se blasiait sur l'intérêt de cette négociation sans difficultés?

Mais il était à remarquer que, plus il voyait Brigitte, moins il se réjouissait, même virtuellement, de l'approche du but qu'il s'était proposé. Il semblait l'oublier un peu près d'elle, ne parlant presque jamais de Césaire le premier, et un peu impatienté lorsque Brigitte, minutieusement, l'interrogeait sur son cousin. C'était de son jeu, cependant, d'entretenir, dans l'esprit de la jeune fille le souvenir du comte. S'il n'y tâchait pas, était-ce parce qu'il savait que c'était peine inutile, et que la fidèle sympathie de Brigitte se chargeait de cette besogne?

Il s'était d'avance promis, ses affaires en si bonne voie, d'espacer un peu ses visites aux Champacé, de s'en détacher petit à petit, insensiblement. Mais le vent avait emporté ces résolutions — avec tant d'autres! — et il retournait chaque soir avenue du Quèsne; triste, nerveux, malheureux; quelque chose manquant à sa vie, les jours où le sourire de Brigitte n'était pas venu l'illuminer.

Elle n'avait changé en rien sa manière d'être envers lui, elle était la même que les premiers jours, avec, en plus, une intimité que, peu à peu, le temps avait augmentée. Mais Alexis sentait parfaitement, qu'avec toute sa cordialité, et peut-être à cause de cette cordialité, ses sentiments pour lui n'étaient pas pareils à ceux qu'elle ressentait pour le comte de Cramans. Il se rappelait certaines



expressions de son visage, certains lumineux éclairs de ses yeux bleus, qui, lorsque Césaire lui parlait, la transfiguraient, et il constatait que ces témoignages échappant à la volonté de la jeune fille, étaient réservés au seul Césaire et qu'il ne les avait jamais obtenus. Elle le traitait en frère, lui montrait une grande confiance, et, pourtant, jamais elle ne lui avait dit un mot de son intimité avec M. de Cramans.

Ils pouvaient, cependant, causer librement: à défaut de M. de Fartigues, retenu par son impitoyable femme dans les châteaux de leurs amis, l'abbé Pembroc'h était revenu, commensal fidèle, et pendant que, relayant Alexis, il faisait l'écarté du colonel, M. d'Erizel se rapprochait du "coin," domaine de Brigitte. Alors il lui parlait de leur séjour à Luchon, aux Mares. Elle, adroitement, saisisait toute occasion pour glisser le nom de M. de Cramans, mais prudemment elle n'en disait rien, se bornant à mettre discrètement, sans en avoir l'air, Alexis en demeure de l'en entretenir. D'abord M. d'Erizel s'irrita de l'insistance avec laquelle la jeune fille ramenait toujours ce sujet, et il en détournait la conversation autant qu'il le pouvait, mais, bientôt, la curiosité le prit de savoir au juste où en était cette situation qu'il avait créée, et, à son tour, il questionna.

Brigitte opposa à son investigation la placidité de son silence, ou bien des fins ingénieuses et détournées de non recevoir.

Un jour, Alexis lui demanda un peu brutalement:

— Comment trouvez-vous Césaire?

— Charmant! répondit-elle sincèrement.

— N'est-ce pas? je suis heureux qu'il vous ait plu, je n'en doutais point, du reste, car il a tout ce qu'il faut pour cela, tout ce qu'il faut pour séduire une femme. C'est un type de héros de roman, et bien des jeunes filles le trouveraient leur idéal.



— Je le crois aisément.

— Serait-il le vôtre?

— Oh! fit Brigitte, un peu triste, je n'ai pas d'idéal à proprement parler, mais je trouve que toute femme pourrait être fière et heureuse d'être aimée par un homme comme M. de Cramans.

— Je crois que votre sympathie est bien réciproque. Lui aussi vous apprécie, vous admire.

Alexis allait dire: "vous aime," mais une timidité le retint.

— M. de Cramans est, en effet, fort indulgent pour moi, dit Brigitte, et je crois volontiers à ce que vous me dites de son amitié, car elle m'est très précieuse et très chère.

Alexis n'osa aller plus loin: la chaste sincérité de la jeune fille lui inspirait un respect qu'il ne savait vaincre. Qu'eût-il pu, du reste, lui demander de plus sans indiscretion ni importunité? Ne venait-elle pas de convenir à quel point Césaire lui plaisait; à quel degré aussi son affection, qu'elle ne mettait pas en doute, lui était douce? Elle l'avait, il est vrai, décorée du nom d'amitié, mais l'amitié est un transparent qui peut laisser deviner l'amour, sans le dévoiler.

Il ne lui restait donc qu'à apprendre l'aveu échangé de leur réciproque tendresse et leurs fiançailles mystérieuses.

Mais la première confidence n'était point de nature à lui être faite par Brigitte, et la seconde eût été, de sa part, intempestive. Si, comme il le pensait, son cousin attendait l'anniversaire de la mort d'Elisabeth pour recommencer sa vie, les plus strictes convenances ne lui permettaient pas d'en devancer l'époque par des projets formellement annoncés, et, comme lui, Brigitte devait en garder le secret.

Alexis avait l'intuition que le colonel lui-même ne les connaissait pas, et il comprenait qu'on les eût tus à ce vieil enfant, jusqu'à l'heure possible de leur proche réalisation.



Et cette heure avançait!...

S'en rendant compte, Alexis ressentit au cœur un léger pincement, qui l'étonnait. Que voulait dire cet émoi? La joie de toucher au but de ses efforts, à l'accomplissement du rêve de toute sa vie? Alors, c'était une étrange joie, car il s'y mêlait une angoisse qui l'oppressait. Peut-être le temps passant, les événements marchant, l'éclaireraient-ils sur ce bizarre sentiment qui, réellement, l'éprouvait; et l'un comme les autres approchaient, lui semblait-il, à pas de géant.

On était au 16 novembre, c'était, dans huit jours, l'anniversaire...

A ce moment, Alexis reçut un mot de Césaire.

“ Mon cher ami, nous sommes désormais trop unis par une sincère et solide amitié pour que je ne vous rappelle pas la date du 23 novembre, pour moi douloureuse entre toutes. Veuillez vous rapprocher de moi, en ce jour, au moins par la pensée. Un service religieux, chanté à Mirebois, en consacrera la mémoire. Je n'ose vous demander d'y assister, et pourtant vous savez que votre présence me serait douce... La vie a quelquefois des exigences avec lesquelles il faut compter: si elles me privent de vous, je ne vous en accuserai point.”

Alexis ne répondit qu'un mot à cette délicate missive:

“ Il n'est rien qui puisse m'empêcher de me joindre à vous, le 23.”

Il n'eût voulu en effet, à aucun prix, manquer cette circonstance de se rapprocher de Césaire, non seulement pour lui témoigner sa sympathie, en même temps que sa fidélité de souvenir à la mémoire de sa cousine, mais aussi *pour savoir!*... Car du comte, indirectement, si ce n'était directement, peut-être il apprendrait quelque chose.

Dans l'impossibilité d'obtenir un nouveau congé, il voyagea presque toute une nuit pour arriver à Mirebois dès le matin, et dut en passer la moitié d'une autre pour re-



venir à Paris. Il ne précéda donc que de quelques instants les parents, amis et voisins de Césaire, qui, répondant à son appel, étaient venus assister à la cérémonie religieuse de l'anniversaire, et ces courts moments ayant été consacrés aux compliments du revoir, il ne put, vraiment, causer avec Césaire; mais, toute la journée, il l'observa.

Il l'observa, recevant ses invités, les devançant à l'église, pendant le long office, lentement chanté; puis ensuite au caveau de famille, où la débauche de fleurs de l'année dernière avait été renouvelée avec la même prodigalité. Il l'observa et ne démêla rien sur son visage qui pût lui donner une certitude, rien, et pourtant combien le comte Césaire était différent de l'année précédente à pareille époque! Sa douleur n'était pas seulement apaisée, plus calme, plus résignée; elle était traversée d'un rayon d'indéniable espérance, d'une lueur de vie, de reprise aux choses de ce monde, qui en avait effacé le désespoir. Césaire n'était plus le malheureux anéanti sous le coup terrible qui l'avait à jamais brisé, c'était un homme qui avait beaucoup souffert, et il lui en restait une mélancolie triste et douce; qui avait été terrassé un moment, mais qui s'était relevé et qui, des larmes au fond du cœur, peut-être encore, marchait le front haut vers un avenir nouveau.

Cet avenir, c'était Brigitte, Alexis n'en doutait pas, pourtant il eût voulu de Césaire un mot formel le lui assurant, un mot qu'il attendait avec une sorte d'angoisse, qui l'eût comblé de joie ou non, il ne savait, mais qui eût mis fin à cet état de vague qu'il avait dans l'âme, et dont l'incertitude l'éprouvait.

Le comte Césaire, revenant du cimetière, fit lui-même aux personnes qui l'entouraient les honneurs d'un *lunch*, auquel il ne toucha pas; quelques parents, amis éloignés, s'attardèrent près de lui, et Alexis voyait approcher l'heu-



re de son départ sans qu'aucun aparté avec son cousin lui fût possible. Aussi, lorsqu'on vint annoncer que les



Le comte Césaire fit les honneurs d'un lunch.

voitures pour le train de 6 heures étaient là, se décida-t-il à dire au comte:



— Mon cher Césaire, si vous pouvez me faire remettre à la gare à 9 heures, je dînerai avec vous.

— Merci, répondit le comte, d'avoir pensé à ma solitude.

Ils restèrent donc en tête-à-tête; Césaire, absorbé par ses idées, parlait peu. Alexis, décidé à apprendre quelque chose de ses intentions, y ayant d'abord risqué quelques timides allusions qui ne furent pas comprises, entra résolument en matière.

— J'ai revu à Paris les Champacé, dit-il.

— Ah! fit M. de Cramans, visiblement intéressé et sortant de sa prostration, j'allais justement vous en demander des nouvelles.

— Ils vont bien; c'est-à-dire, le colonel est toujours de même et je crois que le mieux rapporté de Luchon ne durera guère.

— Et Brigitte? interrogea vivement le comte.

La familiarité de l'appellation remua un peu Alexis.

— *Mademoiselle* Brigitte, reprit-il appuyant sur le premier mot, va bien, elle est toujours aussi fraîche, aussi jolie, aussi bonne et patiente.

— C'est une vraie perfection que cette en ant! dit le comte, tout attendri à ce souvenir.

— Absolument, et bien à plaindre, parfois, avec l'humeur chagrine du colonel.

— C'est vrai, mais tout cela semble glisser sur elle, grâce à son admirable résignation chrétienne.

— Oui, fit Alexis, elle se soumet d'autant plus passivement à son sort qu'elle le sait passager. Quelque beau jour, peut-être prochain, viendra où elle se mariera, s'éloignera.

L'invite était directe, le comte n'y répondit par aucune confidence; au contraire, un masque, volontairement impénétrable, glaça ses traits et il repartit avec une indifférence affectée:

— Oui, peut-être, mais tant que son père vivra, je ne crois pas qu'elle le quitte.



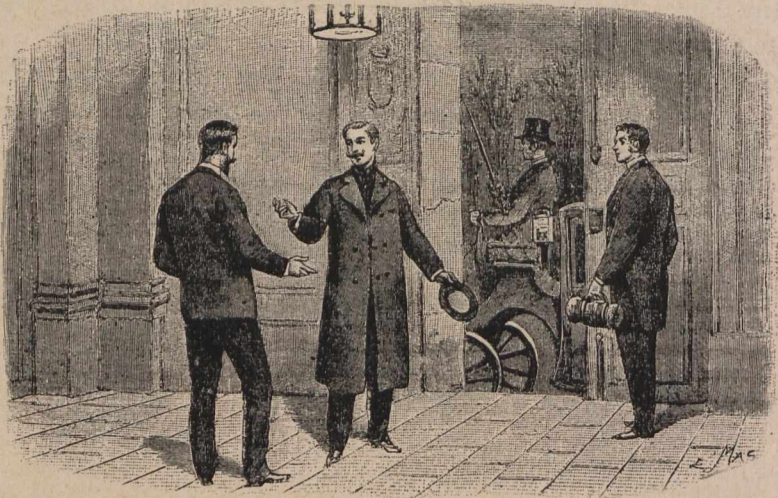
Ce mot donna l'éveil à Alexis. Allaient-ils donc remettre leur mariage non seulement après l'année de deuil de Césaire, mais encore après la mort du colonel, et était-ce là la cause de leur silence? Il eut un mouvement de sourde colère. Lui faire attendre ainsi *son* héritage, c'eût été un peu fort!

Il reprit:

— Elle peut se marier sans quitter son père.

— Evidemment.

— Car, si elle tardait jusqu'à ce qu'il ne fût plus de ce



Avez-vous quelque commission pour les Champacé?

monde, elle passerait presque sûrement l'âge du mariage, tandis qu'habitait, sinon avec lui, du moins la même ville, elle ne l'abandonnerait pas. C'est même probablement ce qu'elle fera.

— Si elle se marie, oui, probablement.

Et le comte restant impénétrable et redevenant absorbé, Alexis n'osa plus insister.

Mais le soir, au moment de partir, il dit audacieusement à son cousin:

— Avez-vous quelque commission pour les Champacé?



— Les plus amicales. Des hommages au colonel et dites à Brigitte que je n'oublie aucun de nos bons souvenirs de Luchon et des Mares et que j'y reste toujours fidèle.

Cette fois, c'était clair...

Alexis ajouta, malgré lui persifleur, et sans savoir pourquoi :

— Votre message sera scrupuleusement transmis. Dois-je y ajouter l'annonce de votre prochaine visite ?

— Si vous voulez ; dans un mois je serai à Paris, et j'y passerai l'hiver. J'y puis vivre, aussi bien qu'ici, dans le deuil et la retraite, et des motifs sérieux m'y appellent, qui m'y retiendront quelques mois.

Ils se séparèrent.

Les motifs sérieux n'étaient, ne pouvaient être que Brigitte, et bien que cette disposition fût presque une certitude, Alexis en repoussait l'absolutisme dans cette malade inquiétude, sans objet précis, qui le travaillait comme une souffrance.

C'était cela, oui, sans conteste, mais pourquoi le comte se refusait-il à lui annoncer formellement ces intentions de convol que, sans cesse, il indiquait ?

## XVII

On était près de Noël lorsqu'un matin Alexis reçut un petit mot du comte de Cramans lui annonçant, qu'arrivé à Paris de la veille, il l'attendait à dîner.

Ce billet bouleversa le jeune homme d'un trouble dont il n'aurait su dire si c'était de la joie, du dépit, de l'anxiété ou de l'impatience. Les quelques semaines qui venaient de s'écouler l'avaient vu fidèle à la chère habitude qui, chaque jour, tantôt à la sortie de son bureau, tantôt dans la soirée, le ramenait avenue du Quésne. Les Champacé faisaient maintenant partie de son existence coutumière, et il se surprenait parfois à penser à ce qu'il ferait



de son temps après le mariage, certain désormais, et prochain sans doute, de Césaire et de Brigitte. Une solution se présentait bien à cette incertitude: il pourrait distraire le colonel du départ de sa fille, il lui deviendrait même de plus en plus indispensable, mais cet arrangement ne le satisfaisait pas. Sans Brigitte, le petit appartement familial lui eût semblé à la fois un enfer et un désert et il lui paraissait, qu'elle n'y étant plus, il lui aurait été impossible d'y retourner. Il avait été plusieurs fois tenté de le lui dire, dans un besoin d'expansion qui naissait peu à peu en lui, car, auparavant, il n'en avait jamais été sollicité. Très amicalement, lorsqu'il était un peu en retard ou, par exception, passait un jour sans venir, Mlle de Champacé lui disait:

— J'avais vraiment peur que vous ne vinssiez pas!

Ou bien:

— Comme vous nous avez manqué hier!

Il se tenait à quatre, alors, pour ne pas lui répondre:

— Ne me faites donc pas, égoïstement, prendre une douce habitude que, bientôt, vous-même me forcerez à rompre!

Mais, jusqu'à présent, il s'était dominé, et pas une allusion à l'avenir dont il savait le secret n'avait dépassé ses lèvres.

Il jugeait plus prudent de se taire. Il suffit d'une pierre pour faire dérailler un train, d'un coup de pioche pour ébranler une construction, et il n'était pas question de faire dévier par une imprudence, crouler par une brutale interrogation, le char, l'édifice qu'il avait dirigé, élevé, au prix de tant de combinaisons et de peines! Il gardait donc, au sujet des projets de son cousin et de la jeune fille, une réserve dont celle-ci semblait lui savoir bon gré.

Encouragée par cette attitude, elle lui parlait de plus en plus et de plus en plus volontiers de M. de Cramans. Lorsque, revenant de Mirebois, il lui avait fait, mot pour



mot, scrupuleusement, la commission de son parent, Brigitte avait laissé voir un peu d'attendrissement.

— Ah! il se souvient! avait-elle dit, je n'en suis point surprise, il n'est pas de ceux qui oublient!

Ce dernier trait avait fait sourire Alexis sous cape, car Brigitte oubliait, elle, qu'un an à peine s'était écoulé depuis la mort de celle qu'elle remplaçait dans le cœur du comte, en attendant qu'elle la remplaçât dans sa vie. Mais il est des félicités et des sentiments qui effacent le passé.

Sans rien laisser paraître de sa mentale réticence, Alexis avait donc complété son message par l'annonce du séjour prochain du comte à Paris. Et alors Brigitte, sincèrement heureuse, avec cette figure illuminée, transformée, radieuse, qu'elle n'avait guère qu'en ses entretiens intimes avec Césaire, Brigitte s'était écriée dans la spontanéité franche de sa joie:

— Quel bonheur! il m'avait parlé de ce projet, mais je n'osais en espérer la réalisation. Combien je serai charmée de le revoir!

Et depuis lors, presque quotidiennement elle demandait à Alexis s'il avait une lettre de Césaire et quand il arriverait.

Alexis conclut de ces questions, et des impressions précédentes, que c'était par lui seul que Mlle de Champacé avait des nouvelles de M. de Cramans. Il ne lui écrivait pas ni à son père, — évidemment tenu en dehors de leur entente, — pourtant, s'ils étaient fiancés, même secrètement, il eût été naturel qu'ils conservassent quelque relation, et le colonel n'était pas homme à surveiller la correspondance de sa fille, ni même à en prendre souci.

Lorsqu'il sut le comte arrivé, Alexis, dans le trouble que cette circonstance lui causa, donna à Brigitte sa première pensée. Il irait, le premier, lui apprendre la venue de l'ami attendu, désiré, il verrait sa joie qui lui ferait, — il le sentait d'avance, — un peu mal, sans doute parce



que, naturellement envieux, il était jaloux de tous les bonheurs, lui qui en avait eu si peu!

Sortant donc de son bureau, vers quatre heures, il se rendit avenue du Quesne.

— Monsieur d'Erizel va ce soir au théâtre? lui dit, en l'accueillant, Brigitte de sa voix claire.

— Pourquoi, Mademoiselle?

— Parce qu'au lieu de votre soirée vous nous donnez la fin de votre journée.

— Vous n'avez deviné qu'à moitié; je ne vais pas au théâtre, mais je dîne en ville.

— Ah! il y a longtemps, il me semble, que cela ne vous est arrivé, tandis que l'hiver dernier vous ne faisiez que cela.

— Peut-être, en tous cas je recommence bien ma saison, car je vais partager le repas d'un bien cher et bien charmant ami... que vous aussi aimez beaucoup.

— M. de Cramans! exclama Brigitte, il est ici!

Elle devint pâle comme la neige, tremblante comme une feuille.

— Il est ici, fit Alexis que ce trouble visible remua profondément, arrivé d'hier.

M. de Champacé alors prit part à la conversation, ce qui permit à Brigitte de se remettre et, lorsque M. d'Erizel, les quittant, le vieil officier céda à son pessimisme ordinaire et à sa crainte d'être délaissé et lui dit:

— Maintenant vous allez être partagé, M. de Cramans étant là, et nous ne nous verrons plus souvent, j'en ai peur?

Brigitte se chargea de répondre:

— Au contraire, père, M. d'Erizel viendra, j'espère, tout aussi fréquemment, seulement il nous amènera son cousin.

Se dirigeant vers l'appartement de M. de Cramans, Alexis ruminait ces dernières paroles et se demandait s'il ferait part à son parent de l'invitation tacite qu'elles contenaient. Une amertume involontaire et poignante lui



montait du cœur aux lèvres en pensant que, désormais, c'était Césaire qui s'isolerait avec Brigitte dans le " coin " de celle-ci, et que recommenceraient les longues causeries à demi-voix de Luchon et des Mares, tandis que lui ferait la partie du colonel.

Ce rôle qu'il avait, non seulement accepté, mais recherché, lui semblait tout à coup ridicule et odieux. Quelle sottise besogne de servir les amours des autres, ce qui, d'avantage, lui faisait sentir le vide de son cœur, ce vide auquel jamais jusqu'à présent il n'avait pris garde!

Il s'était peu à peu abandonné à ces pensées, et elles faisaient du chemin dans son esprit, le détournant insensiblement du but proposé, lorsque, soudain, la conscience lui en revint, et, par un brusque sursaut de sa volonté, il les domina.

Qu'allait-il rêver dans cette folle et inconsciente jalousie, non contre un rival, — il n'était pas en compétition avec Césaire, — mais contre un homme aimé, lui ne l'étant pas? N'était-ce pas lui qui avait aidé à l'éclosion de ce sentiment, qui l'avait appelé de tous ses vœux, parce qu'il devait les combler? Quelle aberration l'éloignait donc des derniers efforts, qui, seuls, le séparaient encore du terme de tous ceux déjà faits?

Aussi, ramené par la réflexion à l'ordre habituel et voulu de ses idées, une des premières phrases d'Alexis à son cousin, après les propos d'usage, fut-elle:

— Je sors de chez les Champacé, ils comptent vous voir.

— Merci, dit Césaire, j'ai l'intention de vivre, ici, de même qu'à Mirebois, dans une retraite absolue, mais, pour eux, comme pour vous, mon cher ami, je ferai une exception, j'irai les voir.

Alexis s'efforça d'être content de cette assurance. Pourtant lorsque, le lendemain soir, il retourna avenue du Quesne, et que, dès l'abord, Brigitte lui parla de son cousin, il ne put retenir un mouvement d'impatience.



— Rassurez-vous, lui dit-il ironiquement, il va à merveille; par exemple, ajouta-t-il méchamment, je vous préviens qu'il compte mener ici la vie d'un chartreux et ne voir âme qui vive.

Brigitte ne répondit pas, mais ses clairs yeux bleus se fixèrent sur Alexis avec une expression si douce de tristesse et de muet reproche, pour son intention perfide et blessante, qu'il ne sut leur résister, et presque aussitôt ajouta :

— Pourtant, exception sera faite pour vous et pour moi, Césaire viendra vous voir.

La joie revint visiblement sur le visage mobile de la jeune fille et toute l'indulgence d'un pardon pour la petite taquinerie s'y lut en même temps. Reprenant confiance, elle questionna Alexis sur le comte. Était-il changé? plus triste? plus gai?

— Vous en jugerez, lui répondit le jeune homme, je vous répète que d'ici très peu de jours vous le verrez.

En effet, lorsque, le soir suivant, Alexis revint chez le colonel, Brigitte lui dit en arrivant, avec une satisfaction qu'elle ne cherchait pas à dissimuler :

— M. de Cramans est venu cet après-midi.

Ah! il était venu tout seul, sans le prévenir, sans l'attendre. Bon, cela, bon!

Alexis se le répétait avec rage, revenant, la partie finie, de l'avenue du Quesne, et frappant chaque fois violemment sa canne sur le pavé sonore. Bon, cela, bon!

Il était tout à fait intime dans la maison, le comte, et c'était là la retraite qu'il voulait garder. Le surlendemain de son arrivée, il courait chez une jolie fille... Bon, cela, bon!

*Mary Floran.*

*(A suivre)*



## L'HON. M. JOSEPH ROYAL

---

La REVUE CANADIENNE doit à la mémoire de l'honorable Joseph Royal, que la mort vient d'enlever, au moment où elle mettait sous presse son dernier numéro, un tribut tout particulier de reconnaissance pour l'intérêt qu'il n'a cessé de porter à cette œuvre littéraire jusqu'à la fin de sa vie. Les uns après les autres les journalistes sont venus lui offrir l'hommage de leur estime et de leurs respects; nous, nous venons, après eux, déposer sur sa tombe les fleurs de l'amitié.

Ce n'est pas une notice biographique de l'hon. Royal que nous donnons, mais des souvenirs de nos relations d'autrefois avec lui, que nous rappelons; souvenirs honorables pour sa mémoire et bien consolants pour sa famille.

Un homme qui a passé sa vie sur un champ de bataille et qui n'a jamais reçu une blessure ne regarde pas cette chance comme un titre glorieux. Dans le champ de la vie politique, à moins d'être une nullité complète, on n'arrive pas à la fin de sa carrière sans cicatrices et sans meurtrissures, car les bonnes intentions ne préservent pas des coups d'épée. L'hon. Royal, entré jeune dans l'arène du journalisme, n'a pas été plus privilégié que ses amis et ses adversaires dans la lutte. Mais nous n'entrerons pas sur ce terrain, puisque ce sont des souvenirs de vie intime que nous rappelons.

Le jeune Joseph Royal naquit à Repentigny, dans la partie de cette paroisse appelée aujourd'hui Saint-Paul l'Ermitte. Il puisa, au sein de sa famille, des sentiments chrétiens qu'il garda toute sa vie; dans sa carrière politique au Manitoba, vivant au milieu des protestants, jamais il ne



rougit de s'affirmer comme catholique dès qu'il s'agissait d'accomplir un acte religieux en public.

Le père du jeune Royal, brave ouvrier, gagnant sa vie par son travail de chaque jour, n'avait pas les moyens de faire suivre à son fils un cours d'études classiques; mais comme, à l'école, il montrait des talents remarquables pour s'instruire, il rencontra sur son chemin un généreux protecteur dans la personne du Rév. Venant Pilon, prêtre très distingué, chanoine titulaire de l'évêché de Montréal. Celui-ci le dirigea, pour ses études, chez les RR. PP. Jésuites, au collège Sainte-Marie.

L'hon. Royal conserva toute sa vie une profonde reconnaissance à son protecteur. Il aimait à rappeler son souvenir, à parler de ses belles qualités, et de son dévouement à la formation de la jeunesse. Chaque année à la fête de saint Venant, il se faisait un devoir de s'approcher des sacrements afin de prier pour celui à qui il devait son instruction et son éducation.

M. le chanoine Pilon n'avait pas aidé seulement de ses deniers le jeune Royal; pendant les études de son protégé il lui avait prodigué les plus sages conseils. Ce saint prêtre, que nous avons eu l'honneur de connaître, possédait un tact exquis pour donner un vernis de belle éducation à tous ceux qu'il admettait auprès de lui. Toujours il leur recommandait de veiller à contracter de bonne heure de belles manières qui restent l'apanage de l'homme bien élevé. Le jeune Royal avait pris cette formation; toujours il a gardé les formes du gentilhomme; il était bien élevé. Il détestait les trivialités dans les conversations. Nous qui l'avons fréquenté pendant dix-huit ans, nous ne lui avons jamais entendu échapper un mot bas et blessant.

Ses succès dans la littérature le firent remarquer parmi ses confrères de classe. Sa plume facile et alerte le désignait au rôle de journaliste; ce fut celui-là qu'il choisit en sortant du collège.



Il écrivit d'abord dans la *Minerve*. Bientôt cependant il se forma à Montréal un groupe de jeunes littérateurs distingués qui fondèrent le journal *l'Ordre*. Cyrille Boucher, Auguste Génand et Joseph Royal en furent l'âme. En même temps M. Royal écrivait pour la REVUE CANADIENNE, dans laquelle nous retrouvons plusieurs études dues à sa plume. Quand le *Nouveau-Monde* fut fondé, il en devint le premier rédacteur.

Durant les troubles de 1869 et 1870 au Manitoba, nous étions son correspondant; c'est de ces années que datent nos relations fréquentes avec lui.

Sur l'invitation de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, M. Royal quitta la rédaction du *Nouveau-Monde* et vint au Manitoba, où nous avons besoin de Canadiens instruits pour défendre la cause catholique et nationale. L'avocat Dubuc (aujourd'hui l'hon. juge Dubuc) nous était arrivé au mois de mai 1870, M. Royal et M. Girard nous arrivèrent au mois d'août en compagnie de Sa Grandeur Mgr Taché. Tous trois, le lendemain, se trouvèrent présents à l'entrée des soldats de Wolseley dans le fort Garry, et à la fuite de Riel vers les frontières américaines. Dès lors, ces trois Canadiens qui devaient occuper les premières positions dans la politique, purent juger de la vraie situation du pays et de la lutte qu'ils allaient avoir à faire pour la cause canadienne-française.

Nous avons besoin immédiatement d'un journal, M. Royal fonda le *Métis*, modeste feuille qui rendit d'immenses services à notre cause. Il y aurait bien des choses intéressantes à écrire sur cette époque; mais ceci n'entre pas dans notre cadre.

En 1870, comme il n'y avait à Saint-Boniface ni hôtel, ni maison de pension pour les nouveaux venus, Monseigneur leur offrit une généreuse hospitalité à l'archevêché, où ils demeurèrent quelques mois. Ce fut une ère nouvelle qui s'ouvrit devant nous.



Jusque-là, dans le pays, les conversations n'avaient guère roulé que sur les voyages, la chasse, la traite, etc. Désormais nous pouvions nous réunir pour parler science, littérature, histoire, politique et avenir de notre nouveau pays. Un nouveau charme s'ajoutait à la vie. Lorsque la famille de M. Royal fut arrivée et installée, sa maison devint le lieu de réunion de tous les jeunes Canadiens qui venaient nous prêter leur concours pour la cause canadienne-française. En donnant la vie et la gaieté à ces réunions, M. Royal savait qu'il faisait une œuvre utile à la jeunesse, à qui nous pouvions donner des conseils et inspirer le respect d'elle-même. Aussi il nous disait: "Je suis bien aise d'ouvrir ma maison à nos jeunes Canadiens afin de les grouper autour de nous."

Durant nos soirées d'hiver, nous préparions là le chant religieux de la cathédrale. M. Royal possédait une agréable voix et il se prêta toujours à faire sa partie dans notre chœur de musique.

Pendant dix-huit ans que nous l'avons connu à Saint-Boniface, il a constamment chanté à la tribune de l'orgue, chaque dimanche, et nous devons ajouter qu'il le faisait par esprit de foi. Pareillement il se faisait un scrupule de ne jamais manquer la sainte messe sur semaine. Au milieu de ses plus grandes occupations, lorsqu'il était ministre et qu'il passait une partie de la nuit à travailler, ou dans de longues séances à la chambre, on le voyait le matin rendu à l'église pour assister à la basse messe. Sa Grandeur Mgr Taché me disait souvent: "C'est *bien édifiant* cette fidélité à entendre la sainte messe tous les jours chez un homme de sa position." L'hon. Royal était un homme de foi, il témoignait ce sentiment par sa modeste tenue à l'église, son respect profond pour la religion et ses ministres. Nous qui l'avons bien connu, nous sommes heureux de rendre ce témoignage à sa mémoire.

Il était aussi le type du gentilhomme; poli, affable, distingué dans ses manières et son langage.



Le journal *le Manitoba*, disait en parlant de lui: "M. Royal est l'une des personnalités remarquables qui disparaissent de notre monde politique. Pendant son séjour dans la ville de Saint-Boniface, il a occupé toutes les positions responsables ou honorifiques qu'elle pouvait donner."

Nous disions plus haut que M. Royal avait gardé pour son protecteur une reconnaissance profonde, nous ajoutons avant de finir qu'il a gardé aussi pour les RR. PP. Jésuites, ses éducateurs, un attachement vif et sincère. Il a tenu toute sa vie à le prouver en entretenant avec eux des rapports fréquents, en assistant à leurs séances et en donnant des conférences à l'Union Catholique dont il faisait partie. Nous offrons à la famille de l'hon. Royal ces quelques notes de l'amitié; elles ne peuvent manquer de les consoler.

*L'abbé G. Dugas.*





## LES CANADIENS AUX ETATS-UNIS

---

“ Dieu, dans sa Providence, veut que les nations soient évangélisées, au moins généralement, par des apôtres qui parlent leur langue, qui connaissent leurs habitudes et leurs dispositions.”

MGR DE GOESBRIAND.

Il est toujours agréable de se répéter sur des questions d'un intérêt vital. Et c'est ce qui explique la fidélité avec laquelle nous nous attachons à la défense d'un principe qui, pour les Franco-Américains, est le résumé de tous les autres, celui du clergé national. Car, si Thiers a pu dire avec raison que “ l'école n'est pas bonne si elle ne demeure à l'ombre de la sacristie ”, il est évident qu'il faut accorder l'attention la plus empressée au choix de ceux qui doivent donner à l'éducation des jeunes l'impulsion désirée. Nous n'avons pas seulement bâti des églises dans les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre et des Etats de l'Ouest américain, nous y avons aussi institué des écoles paroissiales où sont enseignés avec une égale faveur le “ doux parler de France ” et les vérités précieuses incrustées dans l'admirable et féconde religion catholique. Quelqu'un nous a raillé parce que nous accordions une importance aussi considérable à une question comme celle-là. Mais un écrivain de renom a dit lui-même que “ la crainte des sottises ne doit pas empêcher de traiter gravement ce qui est grave,” et ce conseil, nous le suivons surtout en écoutant ceux qui, se faisant gloire de tout ignorer, repoussent avec un aplomb inexplicable les enseignements d'un passé brillant mais douloureux. Les Franco-Américains ont entendu, depuis cinquante ans, bien d'autres paroles dé-



cevantentes s'élever au sein de leurs discussions nationales et ils ont passé outre, gardant inaltérable leur foi dans les principes qui ont fait leur force et les retrouvent aujourd'hui préparés pour des triomphes aussi beaux que mérités. Leur clergé national répète ici ce que son aîné a fait pour la province de Québec et ne pas le voir ainsi c'est se déclarer réfractaire à la brutale éloquence des faits. Au reste, il est connu de tous que "par le temps qui court, les philosophes enjoués sont d'une espèce rare" et nous avons déjà accordé trop d'importance à ceux que le hasard place, bien clairsemés, sur notre route.

L'idée franco-américaine a fait ses preuves; elle s'est affirmée avec une puissance devant laquelle se sont inclinés des préjugés vieux de trois siècles; elle a grandi avec une rapidité étonnante dans des milieux où tout se conjurait pour sa destruction, au sein d'éléments homogènes dont elle a fait la conquête à force de briller, de croître, de féconder. Et s'il est un poste dont nos frères des Etats-Unis ont raison d'être fiers, c'est celui d'être, à l'aurore du XXe siècle, les dépositaires honorés de cette idée qui a trouvé dans la foi une source intarissable de succès.

Des événements inattendus, heureux s'il en fut jamais, qui se sont produits dans le diocèse de Providence et chez un de ses voisins, il y a quelques jours, ont donné à l'œuvre qui nous est chère un élan nouveau. Deux nouvelles paroisses franco-américaines vont être fondées à Taunton et Salem, deux villes du Massachusetts. C'est le travail du temps qui produit ses fruits, a dit quelqu'un en apprenant la bonne nouvelle. C'est possible. Mais pourquoi ne serait-ce pas, plutôt, l'action bénie de l'immortelle justice qui demande quelquefois au temps le secret de rendre ses victoires plus belles, mais qui sait toujours poursuivre sa marche vers les sommets illuminés que la méchanceté des hommes n'atteint pas? N'oublions-nous pas un peu facilement que l'Eglise, forte de son immortalité, aime les lentes



éclosions et que le temps, pour elle, n'est que le marche-pied qui lui sert à atteindre l'au-delà, l'Eden des éternelles allégresses. Sans doute, son règne terrestre n'est pas exempt des misères inhérentes à ceux qu'elle dirige. Un philosophe disait: "Chaque homme porte en lui un certain nombre d'hommes, et tous ces hommes-là sont d'une opinion différente. Dans un homme il peut se rencontrer un savant, un artiste, un philosophe, un père de famille, un travailleur, et chacun de ces personnages a une façon de considérer les choses contraire à son voisin." Certes, les catholiques franco-américains ont beaucoup souffert de cet esprit querelleur qui tourmente l'homme et lui fait trop souvent abandonner les droits sentiers. Ils en ont souffert davantage, lorsque les préjugés de race, entrant en scène, ont voulu asservir l'Eglise au rôle étroit d'assimilatrice des races, au profit d'une irlando-saxonisation qui n'a jusqu'aujourd'hui produit que ruine, apostasie et désolation sur son passage. Que serait-il advenu des Franco-Américains sans cette inébranlable ténacité avec laquelle ils ont défendu leur langue, sauvegarde de leur foi? Combien d'entre eux seraient rendus dans les rangs des quinze ou seize millions d'Irlandais qui, en perdant leur langue, en reniant leurs traditions ancestrales, ont tout perdu, tout renié? Ils triomphent aujourd'hui, mais pas sur tous les points. Cependant les quelques rares succès qu'ils remportent les remplissent d'une joie bien légitime. En somme, depuis la fondation de la première paroisse franco-américaine à Saint-Joseph de Burlington, jusqu'à la création des nouvelles paroisses de Taunton et de Salem, ils ont accompli une œuvre qui n'est pas destinée à périr et c'est bien tout ce qu'il faut pour consacrer le principe qui est leur point de ralliement et le but de toutes leurs revendications. Et il faut avouer qu'au milieu de leurs luttes, il leur arrive de bien douces consolations, de réconfortantes espérances.



Il faut compter parmi ces dernières les déclarations suivantes contenues dans la "Correspondance américaine" de M. Henri Bayard à la *Semaine religieuse* de Montréal:

"L'unification des religions est une utopie folle avant d'être perverse. Comme dans le jugement de Salomon, sûres de n'avoir rien à perdre, les sectes consentiront toujours à des transactions que la religion véritable ne peut permettre.

"Bien voisine de cette utopie, et presque aussi grosse de dangers, est l'unification forcée des races et des langues, rêvée par certains américanisateurs à outrance. Je me place évidemment au seul point de vue de la foi.

"Dans son oraison funèbre de Mgr Feehan, Mgr l'archevêque de Philadelphie venant de traiter ce point, je me permets de citer ici ses paroles à titre de document utile à plus d'un:

"L'église diocésaine de Chicago est comme une miniature de l'Eglise universelle. Elle a surtout deux des marques des preuves divines du catholicisme, sa catholicité et son unité. Nous voyons dans son sein tous les divers éléments du monde ramassés et unifiés en une seule institution. Toutes les nationalités partagent la même foi et la même discipline essentielles sous la conduite du même pasteur. Naturellement l'élément humain ne manque pas et cause souvent des incidents d'un caractère fâcheux.

"La mission politique des Etats-Unis qui tend à vouloir unifier les nationalités, rencontre elle aussi des difficultés similaires. *E pluribus unum*, c'est la catholicité et l'unité dans l'Etat. Il en est qui disent que le meilleur moyen d'unification est de tout américaniser soit politiquement soit religieusement. Mais la prudence parle différemment. L'évêque comme un bon père a à respecter tous ses enfants unis dans la consanguinité de la foi. Leur langue, chose



sainte, doit être respectée, leurs vieilles coutumes et leurs vieux dictons qui ont accumulé la sagesse des siècles ont même une influence conservatrice sur notre civilisation plus jeune et plus matérielle”.

Et le correspondant ajoute que si ces lignes sont vraies des langues allemande, bohémienne ou polonaise et des éléments germains, celtiques et slaves, elles empruntent un accroissement de vérité encore “ si nous les appliquons à l'élément latin et à la langue française, riches de seize siècles de force et de gloire.” En effet, les paroles prononcées par Monseigneur de Philadelphie sont bien de nature à encourager ceux qui, dans l'Eglise catholique des Etats-Unis, croient toujours à l'indissolubilité des liens qui unissent la foi, la langue et les coutumes d'une race. D'ailleurs, ce qui se passe actuellement dans les diocèses de Providence et Boston, nous est une garantie qu'on envisage avec moins de frayeur le groupement et l'intégrité des éléments qui composent l'église enseignée dans la république américaine. Le salut des âmes l'emportera sur des opinions politiques et des théories économiques qui n'étaient, au demeurant, que des rêves audacieux. Le clergé national s'impose de nos jours avec autant de force qu'au temps de Mgr de Goesbriand et il a l'avantage de posséder une expérience mûrie, fécondée par cinquante ans de travaux apostoliques. On résiste difficilement à l'éloquence d'un passé comme celui-là et l'intolérance finira par céder, nous le sentons, devant l'irrésistible impulsion qui guide les nôtres dans la poursuite de leur rêve patriotique. Et nous voyons encore, de nos jours, la répétition d'actes généreux qui, il y a dix-huit ans, étaient cités à l'admiration de tous.

En 1884, à South Adams, les protestants eux-mêmes, ayant à leur tête M. Brown, un des plus riches manufacturiers de l'endroit et l'ami des Canadiens, pressèrent le curé, le Rév. M. J.-B. Charbonneau, de bâtir une église



dont ils payèrent une partie. Cette église est un ornement que chacun nous montre avec orgueil à South Adams. Il n'y a pas six mois, un congressman du Massachusetts faisait aux Franco-Américains de Taunton le cadeau d'un lot de terre où ils construiront leur église paroissiale de langue française.

“ Mes familles, disait le curé de Turner's Falls (1) en 1890, sont cent fois plus catholiques et plus canadiennes-françaises dans leurs aspirations et leur langue, qu'il y a six ans, date de mon arrivée.” On sait qu'à la fondation de la paroisse franco-américaine de Turner's Falls, en 1884, le Rév. M. Perreault que nous venons de citer fit un premier recensement qui “ donna une population de 230 familles, dont une centaine à peine fréquentait l'église de temps en temps.” Le même incident vient de se produire à Rumford Falls, une petite ville industrielle de l'Etat du Maine. Avant l'arrivée à cet endroit du Rév. M. Alphonse Laflamme, le jeune et vaillant curé actuel, l'église catholique était plus que suffisante pour réunir les fidèles une fois chaque dimanche. Aujourd'hui on dit trois messes tous les dimanches et à chacune de ces messes l'église est trop petite pour contenir tous ceux qui se présentent. Et c'est là le travail accompli pour le bien des âmes pendant un peu plus d'une année. Ce résultat est merveilleux et dans combien de centres, où les nôtres sont tenus dans un oubli systématique, ne pourrait-il pas être obtenu? On ne sait pas encore la multitude de nos compatriotes que l'égoïsme et la rage assimilatrice de certains pasteurs irlandais ont chassés de l'église et qu'une parole française ramènera à coup sûr dans le giron.

Toujours la vieille histoire, répétons-nous avec le Rév. Père Hamon! Toujours aussi la confirmation nouvelle de ce que disait en 1869, l'ami dévoué des Franco-Américains,

---

(1) Le Rév. M. T. Perreault.



Mgr de Goesbriand: — “ Si on ne vole au secours de ces émigrés, même à l'ombre de la croix, ils vont perdre la foi et déshonorer leur nation. Les émigrés ne trouvent pas de places à louer, on se fatigue de rester debout à la porte de l'église. Ils finissent par ne plus jamais assister aux offices...! Les Canadiens ont besoin de missionnaires de leur nation, ils ont besoin d'églises distinctes!”

Mais nous aurons beau prêcher le ralliement, réclamer un clergé national, est-ce que nous ne nous dépenserons pas en vains efforts, si nous n'avons pas le nombre de prêtres, de langue française et d'origine canadienne-française, suffisant pour permettre à nos évêques de se rendre à notre demande, s'ils le voulaient. En effet, personne n'ignore aujourd'hui que Nosseigneurs invoquent, avec chances de succès, le prétexte qu'ils n'ont pas à leur disposition assez de prêtres d'origine canadienne-française pour fonder toutes les paroisses qu'on leur demande. L'incertitude où ils se trouvent à l'égard des prêtres venus du Canada, mais restés sous la dépendance de leur Ordinaire, les empêcherait de les élever à des positions qui demandent indiscutablement de la stabilité. Il est vrai qu'il est aux Etats-Unis certains diocèses, et Springfield en est un, où les prêtres français du Canada ne sont pas admis. Mais là où on les admet, pourquoi ne complétons-nous pas l'œuvre que l'Ordinaire semble si bien disposé à seconder? On ne sait peut-être pas bien au Canada tout le chagrin que nous cause le départ inattendu d'un de nos pasteurs rappelés, à quelques heures d'avis, auprès de son évêque. Et qui peut remédier à cet état de choses? Nous l'avons indiqué dans notre dernière correspondance, c'est l'autorité ecclésiastique du pays natal. D'ailleurs, nous ne croyons pas que dans des circonstances comme celles-là on puisse appliquer le proverbe que “ charité bien ordonnée commence par soi-même.” De plus, nous ne voulons pas croire que les évêques du Canada et plus particulière-



ment ceux de la province de Québec ont renoncé à l'affection qu'ils avaient pour ces anciens diocésains qui ont passé la ligne 45e et sont devenus en pays protestant les plus fermes piliers du catholicisme. L'émigration n'a pas détruit les liens de famille, et que dire des liens qui unissent les membres de notre grande et belle famille religieuse?

Un article de M. Mousseau publié dans l'*Opinion publique*, le 11 avril 1872, apporta un jour un rayon d'espérance aux Franco-Américains d'alors. Le voici :

“ On fut très inquiet sur le sort des premiers courants d'émigration un peu considérables qui se dirigèrent vers les Etats — de 1852 à 1860; et ces vives inquiétudes avaient bien leur raison d'être! Les Canadiens s'éparpillaient dans tous les Etats; ils manquaient nécessairement de lien de cohésion; leurs forces étaient nécessairement nulles. Ils étaient le plus souvent sans prêtres et sans écoles. La foi, la nationalité couraient donc les plus grands périls. D'énormes et bienfaisants changements se sont depuis opérés. Les simples rassemblements de hasard sont devenus groupes; les groupes se sont faits villages et paroisses.

“ Nous sommes le groupe le plus fort, nous avons la fortune, le pouvoir et l'autonomie. Nous devons être le point d'appui, le centre de ralliement, la base d'opérations. Il nous faut encourager, aider et diriger même un peu, par une politique judicieuse, large et généreuse, ce mouvement de ralliement et de concentration qui s'opère parmi les Canadiens-Français des Etats-Unis. Nous y sommes obligés par la conscience, par le sentiment, par l'intérêt.

“ Tenons-nous en communication constante d'idées et de sentiments avec nos frères des Etats-Unis. Partageons nos joies, nos alarmes, nos luttes et notre superflu. La presse et le livre feront les premières démarches, noueront les premiers liens, cimenteront les amitiés. Envoyons-leur des prêtres, des amis, des représentants de nos idées, de



nos sentiments et de nos intérêts; qu'on les conseille au lieu de leur reprocher leur départ; qu'on leur prête assistance au lieu de les injurier... Le résultat de cette ligne de conduite sera aussi avantageux qu'assuré... Tous ceux qui pourront s'empressement de revenir joyeusement grossir les forces nationales; ceux que des liens de famille ou autres retiendront forcément resteront nos amis, nous béniront et seront toujours nos alliés dévoués."

Certes, tout le monde ne tenait pas ce langage en 1872 sur le compte des Canadiens émigrés. Mais l'amertume des paroles, rendue plus grande par l'ardeur des luttes politiques, est restée impuissante devant la profondeur des sentiments qui ne cessaient pas d'unir des frères séparés par les caprices de la fortune. Pour nous aussi, le proverbe américain: "Blood is thicker than water", ne manque pas de sens. Les grandes démonstrations de 1880, 1884 et du 24 juin dernier nous ont retrouvés ensemble, oubliant un passé douloureux, l'absence, les paroles injustes, et tout entiers à la joie d'une fête qui faisait vibrer les cœurs du même enthousiasme. Et nous étions heureux. Faut-il qu'une amitié comme celle-là ne s'affirme que de décades en décades, sous le coup des émotions délicieuses que procure la fête nationale?

Ernest Hello a dit quelque part: " Dans l'ordre humain, l'amitié ne se mesure pas si bien à la vivacité de la tendresse qu'à la sympathie vis-à-vis de la souffrance. Si votre ami est heureux, vous pouvez manquer de tendresse à un moment donné et être encore son ami. Si votre ami est victime, dans sa personne ou dans son honneur, d'un accident, d'un attentat quelconque et que vous sentiez faiblement son mal, vous n'êtes plus son ami."

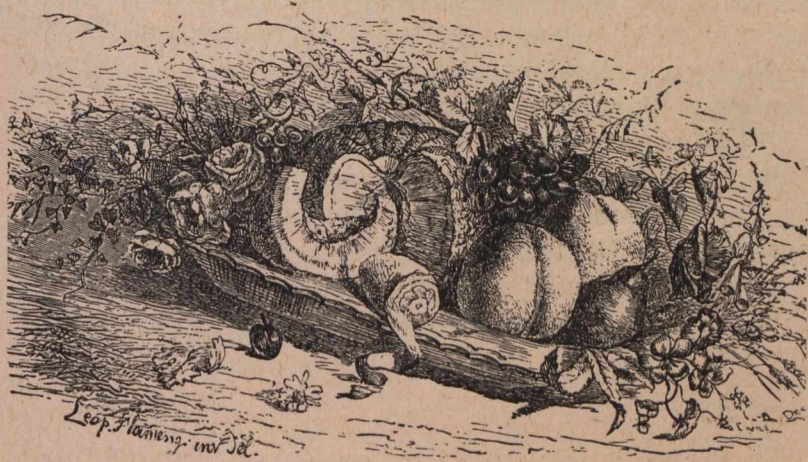
N'avons-nous pas assez souffert pour que l'amitié qu'on nous témoigne au Canada se manifeste par une sérieuse contribution à l'œuvre de notre clergé national? Nous manquons de prêtres. Qu'on suive le conseil donné par feu



l'honorable Mousseau et qu'on nous en envoie. Puis si on nous en envoie qu'on nous les laisse. Une pareille tactique ferait disparaître du coup le plus sérieux prétexte qu'on invoque aujourd'hui contre la formation de nouvelles paroisses franco-américaines. Et il nous semble que l'Eglise d'Amérique s'en porterait mieux. Plus tard, quand nous aurions répondu aux premières exigences de notre situation, qui nous empêcherait de former une nouvelle génération de prêtres de langue française qui nous seraient destinés, qui seraient pris parmi nos enfants et qui pourraient sortir d'un collège franco-américain établi à Québec ou à Montréal sur le plan des grandes institutions de la Ville Eternelle?

*J.-L.-K. Laflamme.*

Woonsocket, R.-I., 23 septembre 1902.





## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Rumeurs d'élections en Angleterre. — La situation du cabinet. — Un échec. — En France. — Les exploits de M. Combes. — Le défaut d'union des catholiques. — Un incident caractéristique. — M. Méline jugé par l'*Univers* et la *Vérité*. — Paul de Cassagnac avant et après les élections. — Le silence du Pape. — L'*Autorité* et Léon XIII. — La direction pontificale et la *Revue du Monde Catholique*. — Le président Roosevelt en tournée. — Les trusts. — La doctrine Monroe.

On commence à parler d'élections prochaines en Angleterre. Lord Londonderry a prononcé récemment un discours dans lequel il a laissé entrevoir la possibilité d'une dissolution du Parlement à assez courte échéance. N'y a-t-il là qu'une phrase mal interprétée, ou trop interprétée, et sans portée politique réelle? C'est difficile à dire. Il est certain que le prestige du cabinet unioniste a subi une diminution considérable par suite de la retraite de lord Salisbury. La majorité ministérielle est forte, mais un peu flottante et déconcertée. Le bill d'instruction publique de M. Balfour soulève une violente opposition, et la session d'automne s'annonce comme devant être difficile.

L'élection partielle de Sevenoaks a donné du courage à l'opposition et décontenancé les amis du ministère. Aux élections générales, le candidat ministériel avait eu une majorité de 4,812 voix. Cette fois le même candidat ne l'emporte que par 891 voix. C'est un terrible écart. Est-ce un signe d'ébranlement et de réaction dans l'opinion publique?

\* \* \*

En France le ministère Combes poursuit son œuvre néfaste. Après avoir violemment fermé les écoles et expulsé



les sœurs, il traque devant les tribunaux les braves gens qui ont sauvé l'honneur français en opposant leurs voix et leurs poitrines généreuses aux exécuteurs des basses œuvres jacobines! Combien de temps va durer et jusqu'où peut aller cette guerre à la liberté, à la justice, à la conscience humaine?

La réponse serait plus facile s'il y avait plus d'union dans les rangs de l'opposition. La crise aiguë que traverse la France devrait réunir en un faisceau solide, sur le terrain de la résistance, toutes les bonnes volontés. Hélas! peut-on dire que ce mouvement de concentration soit un fait accompli? Non, malheureusement. Il y a actuellement en France des honnêtes gens à qui les tristes événements du jour servent de thème à dénonciation contre le ralliement à la forme républicaine. Les ministères de la République sont de plus en plus mauvais: donc il faut s'attacher avant tout à combattre les institutions républicaines et à renverser le régime établi. Voilà ce qui se pense, ce qui se dit et s'écrit à l'heure actuelle. Et l'on dénonce avec plus ou moins de réserve ceux qui ont cru et croient encore que la République doit être acceptée comme un fait, et que les efforts unis des catholiques et des conservateurs doivent tendre à l'amélioration des lois et du gouvernement par l'action politique, électorale et parlementaire.

Pourtant, il nous semble plus clair que jamais que la politique du ralliement sur le terrain constitutionnel, pour changer non pas la forme mais la direction du gouvernement républicain, est la seule possible et raisonnable. C'est la seule qui puisse unir dans un effort commun et puissant les royalistes, les bonapartistes, les nationalistes, les républicains modérés. Hors de là l'opposition est fatalement vouée à l'émiettement, au fractionnement, à l'impuissance.

Et cependant une foule de bons Français semblent ne



pas vouloir ouvrir les yeux à cette vérité, parce qu'elle leur est trop désagréable. De là des tiraillements et des froissements constants. Un petit incident nous faisait dernièrement toucher du doigt ce manque d'harmonie. M. Méline est le chef du parti républicain modéré. Il a combattu la loi des associations de M. Waldeck-Rousseau. Il est notoirement hostile au jacobinisme régnant. Cependant, aux dernières élections, un nationaliste, M. Flayelle, s'est présenté contre lui et a failli le faire battre. Aujourd'hui, ce même M. Flayelle l'interpelle et lui reproche de ne pas protester assez hautement contre l'expulsion des sœurs. M. Méline a vivement riposté. "M. Flayelle, lisons-nous dans un journal parisien, ayant adressé une lettre ouverte à M. Méline, dans laquelle il lui reprochait son silence à propos de l'expulsion des sœurs et lui demandait d'exprimer hautement toute sa pensée sur ce sujet, M. Méline répond que depuis assez longtemps, il défend la liberté sous toutes ses formes, son attitude lui a valu assez d'ennemis pour ne point s'affirmer davantage. Il reproche à M. Flayelle sa doctrine qui consiste à condamner le parlementarisme et à mettre aujourd'hui au service des sœurs son patronage dangereux et compromettant pour elles.

"La politique plébiscitaire et réactionnaire a servi de prétexte, après les élections, à la majorité de la Chambre et au gouvernement pour s'engager dans la voie de représailles où les républicains comme lui essaient de les arrêter.

"La question qui se pose est au-dessus des querelles des partis et des rancunes électorales. En ce moment, tous les amis sincères de la liberté revendiquent hautement les droits de la conscience humaine. Aucun d'eux n'accusera de tiédeur ou de timidité les fermes républicains restés sur la brèche depuis quatre ans pour défendre cette noble cause.

"Le jour où l'opinion publique s'apercevrait que der-



rière l'agitation généreuse qui se fait autour d'un droit primordial se cachent des calculs de parti et comme une sorte de mouvement des adversaires de la République pour exploiter contre elle les fautes d'un ministre, elle se désintéresserait immédiatement de la lutte et laisserait le gouvernement poursuivre ses desseins."

Cetter épouse de l'ancien premier ministre nous a paru au résumé fort sage. Il faut éviter que la lutte contre l'arbitraire ministériel puisse être considérée comme une manière de battre en brèche les institutions républicaines, comme une manœuvre royaliste, bonapartiste ou césarienne. Voilà l'idée de M. Méline. Eh bien, voyez de quelle façon différente elle a été accueillie par les deux principaux organes de l'opinion catholique. Après avoir cité les paroles de M. Méline, *l'Univers* dit: "Cette réplique a eu un grand succès." *La Vérité Française*, au contraire, s'écrie: "Voilà qui n'est pas pour relever M. Méline dans l'opinion de ceux qui ne se sont jamais laissé enlacer par ses airs de prétendu modérantisme dans les questions religieuses.

"Il se souvient toujours d'avoir travaillé à la laïcisation, et il reste l'homme de cette vilaine besogne." Malgré tout notre respect pour les directeurs de la *Vérité*, nous nous demandons si ce coup de boutoir est bien juste, bien opportun, bien en situation.

Pendant ce temps, M. Paul de Cassagnac mène une campagne furibonde contre le régime républicain; pas uniquement contre les sectaires et les jacobins qui détiennent le pouvoir, mais contre la forme même du gouvernement. Il attaque le comte de Mun, M. Piou, tous "ceux qui caressent le spectre impalpable d'une république honnête. La meilleure des républiques ne vaut pas les quatre fers d'un chien." Et pourtant, durant les dernières élections, M. de Cassagnac, candidat, disait:

"M. Jules Roche comprend et prône la vraie République,



la république idéale, celle qui respecte toutes les libertés, et toutes les libertés pour tout le monde.

“ Car la liberté qui n'est que pour quelques-uns n'est plus la liberté: c'est le privilège, l'injustice.

“ Une pareille République, et avec de braves gens, d'honnêtes gens comme Jules Roche, je le dis bien haut, *je l'accepterais comme un bienfait pour ma patrie.*”

Le même M. de Cassagnac se déclarait prêt à accepter une république à la façon de M. Méline:

“ Une république qui, suivant le désir et la volonté de M. Méline, consisterait à *gouverner pour tout le monde et non pour quelques-uns, à faire aimer la République et à défendre toutes les libertés*, ne serait pas une république mauvaise, loin de là.

“ Elle constituerait même un véritable idéal de gouvernement, de nature à satisfaire tous les honnêtes gens, tous les patriotes, et, nous le disons bien haut, non seulement nous ne la combattrions pas, *mais nous tiendrions à honneur de la servir*, ou plutôt de servir la France en elle, et sans nous faire républicains pour cela.

“ A quoi bon, en effet, nous entêter dans la revendication d'une monarchie plus ou moins difficile à réaliser, si d'aventure la République nous donnait aussi large, aussi complète satisfaction sur tous les points essentiels?”

Quand on tient un tel langage devant le peuple, durant les élections, et un langage contraire après, ne s'expose-t-on à se faire accuser de double jeu, à inspirer de légitimes soupçons au suffrage universel?

Non content d'attaquer des hommes comme MM. Piou et de Mun, M. de Cassagnac attaque le Pape lui-même, coupable de ne pas agir, de ne pas intervenir, de ne point parler conformément aux désirs du fougueux journaliste. Il dénonce ce qu'il appelle “ le silence du Pape ”. Le correspondant romain de l'*Univers* relève avec une juste indignation ces incartades:



“ Le nouvel article que M. de Cassagnac vient de commettre, et dont la presse anticléricale publie les passages les plus insolents avec un empressement significatif, excite ici une vive indignation, écrit-il.

“ A l’heure où les catholiques de France ont besoin surtout d’union, de sang-froid et de confiance dans leurs chefs légitimes, comment apprécier l’œuvre d’un écrivain qui se prétend catholique, et dont tout le zèle se consume en violentes et injustes attaques contre le Souverain Pontife lui-même?

“ Il prononce que le Saint-Siège trahit tous ses devoirs parce qu’il ne fait pas entendre une protestation publique contre les attentats du gouvernement français, à l’heure et dans la forme que lui, M. de Cassagnac, juge nécessaires.

“ Il parle, il crie avec autant d’indignation que s’il supposait Léon XIII et ses ministres indifférents et insensibles à ce qui se passe en France, ou encore aveuglés et naïfs au point de se faire illusion sur la situation, sur leurs forces. Il leur attribue même je ne sais trop quelles préoccupations mesquines, de puérils calculs.

“ La vérité, — il est douloureux d’être obligé de revenir si souvent sur des vérités élémentaires, — la vérité, c’est que le Pape suit avec un intérêt palpitant le cours des événements de France.

“ Des protestations contre l’iniquité qui se commet? Il en a fait entendre des plus émouvantes, des plus solennelles. Faut-il rappeler les lettres *toutes récentes* au cardinal Richard, aux congrégations de France? Dans ces deux documents, le Pape ne s’élevait-il pas, avec toute la force morale dont il dispose, contre la source même des crimes qui se consomment, contre la loi elle-même et non point seulement contre ses applications?

“ C’est d’ailleurs un parricide moral de supposer seulement que le Pape laisse se poursuivre la série des iniquités sans recourir à tous les moyens dont il dispose pour s’y opposer.



“ Mais ces moyens, Lui seul a le droit et la mission de les choisir, comme aussi de choisir son heure pour intervenir de la façon qu’il juge la plus efficace.

“ Quelle que soit la nature de cette intervention pontificale et quelle que soit son heure, il est de toute évidence qu’elle aura d’autant plus d’efficacité que les catholiques de France constitueront une force plus compacte et plus sérieuse.

“ Donc ils ne sont pas moins funestes que les persécuteurs ceux qui par la parole ou la plume continuent à fournir des armes aux tacticiens de la prétendue “ Défense républicaine ”, qui attisent les divisions parmi les catholiques, et entretiennent dans leurs rangs le principe le plus fatal des pires désastres : la défiance à l’égard de leur chef légitime.”

Si encore M. de Cassagnac était seul à donner le funeste exemple de l’irrévérence envers le Pape! Mais l’esprit de critique antipontificale souffle jusqu’en des régions d’où il devrait être surtout banni. Le numéro du 15 août de la *Revue du Monde catholique* contient un article intitulé: *Les directions pontificales en France*. Cet article est signé: “ C. T. de La Bigottière, du clergé de Paris,” et, dans son ensemble, il n’est rien autre chose qu’une censure hardie de la ligne de conduite adoptée par le Pape, relativement à l’attitude des catholiques français envers la République. L’auteur commence par montrer Léon XIII incliné vers l’idée républicaine, sous l’influence des glorieux souvenirs historiques des républiques italiennes. Puis il insinue que le Pape a été victime d’une illusion quand il a cru possible en France la réalité d’une république honnête. “ Aussi, dit-il, quand Léon XIII se tourna vers la France déjà menacée dans sa foi et sa liberté religieuses et qu’il salua dans la *Nobilissima Gens*, par des distinctions spéciales, son autorité républicaine, ce fut une surprise générale. On n’y comprit rien. Pouvait-on s’expliquer qu’un pape, succes-



seur de Pie IX, s'exprimât en termes flatteurs vis-à-vis d'un système politique si cruel à l'Eglise et qui, en France, dans son passé et son présent, se montrait si injuste, s'annonçait si mal intentionné et si menaçant? Par respect pour la personne du Pape, on s'abstint de critiquer; ce fut, comme accueil, un silence glacial." L'auteur raconte ensuite qu'au moment où les directions pontificales furent reçues en France, il se trouvait à la Grande-Chartreuse, qu'il eut alors une longue conversation avec l'un des plus vénérables et des principaux religieux de cette célèbre abbaye, et qu'il se prononça en faveur de la politique de ralliement. "Le vénérable père m'écouta en silence, ajouta-t-il, mais je le voyais, avec une parfaite incrédulité. Quand j'eus fini, il jeta au ciel un vif regard, puis joignant les mains comme dans une prière, avec un visage tout décomposé par l'expression d'une douleur profonde qui me saisit et que je n'oublierai jamais tant que je vivrai, pour toute réponse, il poussa un long soupir et, me regardant les yeux humides de larmes, il me dit un seul mot, un seul: "Quel malheur!" — J'insistai. Il reprit: "On verra!" — on a vu, et l'on a pleuré!"

Après cette entrée en matière, l'écrivain de la *Revue du Monde catholique* aborde carrément sa thèse qui ne tend à rien moins qu'à représenter les instructions pontificales comme un malheur pour la bonne cause, en France. Nous lui laissons encore la parole:

"Il est des choses qu'il faut avoir le courage de dire — dire ce que chacun pense tout bas — et, ce courage, nous l'aurons. Nous le croyons nécessaire.

"En l'ordre de la Foi on ne saurait être trop soumis, par respect de la Vérité révélée et de l'autorité de Jésus-Christ perpétuée dans son vicaire. Mais en l'ordre politique, il n'y a pas d'anathème. Or les Directions Pontificales sont d'ordre purement politique. Les points de doctrine, ample-



ment traités ailleurs dans des actes pontificaux, en sont soigneusement exclus. Bref, les Directions Pontificales se résument en ceci: que tous les partis quittent leurs préférences politiques, se rallient sincèrement à la République qui est le pouvoir de fait, y entrent, et, par leur action conservatrice et chrétienne, en améliorent la législation.

“Peut-être dira-t-on: quel est cet inconnu qui en remontre au Pape? Nous n’en remontrons point au Pape. Mais il sera toujours permis à un fils dévoué de dire à son père le fond de sa pensée. Soyez sans crainte, si je me trompe, le Pape me pardonnera, et je sais bien qu’il me bénira toujours.

“Nous croyons que les Directions Pontificales nous ont jetés dans une impasse; il est naturel de vouloir en sortir et cette contre-marche ne saurait être incriminée.”

Comme on le voit, tout en se servant des formules les plus respectueuses, l’auteur de cet article prend une attitude carrément hostile aux instructions réitérées du Souverain Pontife. Il les dénonce comme mal avisées, malencontreuses et désastreuses. Et sa raison c’est que la République en France est fatalement sectaire, jacobine, maçonnique. Or, ceci est une erreur manifeste. Que le parti républicain dominant soit l’instrument des loges, et inspiré par la haine irréductible du catholicisme, c’est incontestable. Mais que le système républicain, que la forme républicaine, que les institutions républicaines,—président élu par les chambres, sénat élu par un corps d’électeurs spéciaux, assemblée élue par tout le peuple,—soient *in se*, nécessairement voués à l’esprit radical et sectaire, c’est inadmissible. La forme républicaine du gouvernement ne saurait impliquer telle doctrine politique plutôt que telle autre. Ce n’est pas parce que la France est en république que les chambres françaises sont obligées de voter de mauvaises lois. Elles les votent parce que, depuis vingt-cinq ans, les élections ont toujours mal tourné et donné



des majorités mauvaises. En France comme ailleurs, à certains moments, on aurait pu changer ces majorités en minorités. Voyez ce qui s'est passé en Belgique. Là aussi il y a eu des ministères et des chambres sectaires. Mais les catholiques se sont unis, ont marché au combat en masse compacte et ont triomphé. Ce qui a manqué en France, c'est l'union des honnêtes gens. Il y avait un parti royaliste, un parti bonapartiste; l'opposition manquait de cohésion et d'entente; le peuple, qui n'aime point les changements de régime, la tenait en suspicion. Le Pape est intervenu et a dit aux catholiques: vous êtes divisés, unissez-vous donc; abandonnez vos préférences et vos illusions dynastiques, dans l'intérêt commun; groupez-vous sur le terrain constitutionnel; cessez de déclarer que vous travaillez à renverser le régime établi; affirmez au contraire que vous vous ralliez loyalement aux institutions existantes, et que votre seule ambition est d'améliorer la législation, de la rendre plus juste, plus tolérante, plus respectueuse de la liberté et de la conscience humaine. En adoptant une telle ligne de conduite, vous pourrez espérer les résultats que vos frères ont obtenus dans d'autres pays.

Ces paroles du Pape ont pu, ont dû paraître dure aux royalistes, aux impérialistes de tradition. Mais elles étaient empreintes d'une haute sagesse, d'une sagesse supérieure. Le malheur est qu'elles n'ont pas été suffisamment comprises et respectées. Est-il explicable qu'un catholique comme M. de La Bigottière ait pu écrire cette phrase: "Si tous les chrétiens de France se ralliaient à la République, ce serait la première fois que le royaume de France tomberait dans les filets de l'hérésie." Comment! le Vicaire de Jésus-Christ, qui a conseillé avec instance le ralliement, aurait travaillé à pousser la noble France dans l'hérésie! L'écrivain de la *Revue du Monde catholique* a-t-il réfléchi à l'énormité de cette parole? Ah! non, si tous les chrétiens de France se ralliaient à la République et vo-



taient en masse contre les tyrans qui la déshonorent, ce ne serait point à l'hérésie que ce noble effort aboutirait, mais à la liberté de l'Eglise et à la restauration de la justice.

Cet écrit de la *Revue du Monde catholique* nous a paru absolument déplorable; il donne malheureusement le diapason d'un état d'esprit trop commun en France, et voilà pourquoi nous l'avons signalé avec quelque longueur.

\* \* \*

Un chef d'Etat qui a beaucoup fait parler de lui depuis quelque temps, c'est M. Roosevelt, président de la république américaine. Durant les dernières semaines d'août il a entrepris une tournée de visites dans les différents centres de la Nouvelle-Angleterre; il a reçu partout l'accueil le plus enthousiaste, et il a prononcé une série de discours qui ont eu un grand retentissement en Amérique et en Europe. Il nous semble à propos de signaler ici les plus importants. A Providence, le président a abordé la question si délicate et si sérieuse des trusts industriels et commerciaux:

“ On se plaint beaucoup, a-t-il dit, de combinaisons industrielles et commerciales que rien ne justifie dans les circonstances actuelles. Les corporations du monde des affaires sont aussi nécessaires que les organisations de salariés. Mais nous avons le droit de demander dans chaque cas qu'elles fassent du bien et non du mal. Il est clairement nécessaire de les soumettre à un contrôle.

“ Il faut que les représentants de la société établissent des législations toutes les fois que, comme dans ce pays, les corporations acquièrent une si grande puissance pour le bien et quelquefois aussi pour le mal; on ne peut pas venir dire que le contrôle législatif soit inutile.

“ Les maux résultant de l'état de choses actuel prouvent



la nécessité de cette législation. Il est urgent d'imposer à ces corporations un contrôle, non pas nominal, mais effectif. Il est urgent de les soumettre à une autorité qui aura sur elles la haute main et qui pourra faire respecter ses ordres.

“Ce n'est pas ce qui a lieu aujourd'hui à l'égard des trusts, car les trusts actuels échappent à la législation de l'Etat particulier dans lequel ils sont formés; ils étendent leurs opérations à d'autres trusts et souvent avec une tendance à l'accaparement.

“Il faut donc donner à une autorité centrale et gouvernementale pleins pouvoirs sur des entités artificielles si puissantes. Cette autorité doit être le gouvernement national lui-même. Quand le gouvernement aura reçu pleins pouvoirs, il pourra contrecarrer toutes les influences pour le mal; mais il devra agir avec modération et discrétion.”

Quand M. Roosevelt est arrivé à la suprême magistrature, après la mort tragique de M. McKinley, on avait annoncé qu'il était un adversaire implacable des *trusts*, et que bientôt la guerre, une guerre à mort allait éclater entre le pouvoir présidentiel et ces puissantes organisations financières. Cependant ce n'est pas un cri de guerre que le président vient de pousser à Providence. Il ne demande pas la destruction des *trusts*; il déclare simplement nécessaire un contrôle législatif plus efficace. Il veut que les lois régissant les *trusts* soient non pas des lois d'Etats, mais des lois nationales, c'est-à-dire édictées par le Congrès des Etats-Unis et s'appliquant à toutes les parties de la vaste Union américaine.

Un autre discours qui a provoqué de nombreux commentaires, c'est celui d'Augusta, dans lequel M. Roosevelt a parlé de la doctrine Monroe. Au mois de décembre dernier, le président avait déjà exposé ses vues sur cette question dans un message au Congrès. “La doctrine Monroe, y lisait-on, est l'affirmation qu'il ne doit pas y avoir



d'agrandissement territorial pour aucun pouvoir non américain aux dépens d'aucun pouvoir américain sur le sol de l'Amérique." A Augusta, il a exprimé la même idée sous une autre forme. "La doctrine Monroe, a-t-il dit, est tout simplement la déclaration de notre ferme conviction que les nations qui se partagent actuellement ce continent (américain) doivent travailler à leur propre développement, sans intervention extérieure et que ce continent ne doit plus être considéré comme un terrain de colonisation pour aucune puissance européenne."

Quelle est donc l'origine de cette fameuse doctrine, dont tant de gens parlent par à peu près, mais dont un grand nombre seraient embarrassés de faire l'historique? Voici les circonstances qui la firent naître et se formuler. On sait que, durant la seconde décade du XIX<sup>e</sup> siècle, les colonies espagnoles de l'Amérique se soulevèrent successivement contre la mère patrie et conquièrent leur indépendance. L'opinion publique aux Etats-Unis avait suivi ce mouvement avec une ardente faveur, et finalement le Congrès et le président reconnurent formellement l'indépendance des jeunes nationalités hispano-américaines. Sur ces entrefaites on commença à se préoccuper, dans le monde diplomatique, d'une intervention possible de la Sainte-Alliance afin d'aider l'Espagne à triompher de ses colonies insurgées contre sa domination. La Sainte-Alliance était formée par la Russie, la Prusse et l'Autriche, et avait pour objet de comprimer les idées et les mouvements révolutionnaires. Ces rumeurs causèrent une vive excitation aux Etats-Unis. Le président Monroe, en ces conjonctures, crut qu'il était sage de consulter un des fondateurs de la République et l'un de ses plus fameux présidents, le célèbre Jefferson. Celui-ci lui répondit longuement. Sa lettre contenait ce passage: "Notre première maxime fondamentale doit être de ne jamais nous laisser entraîner dans les querelles qui troublent l'Europe; la



seconde, de ne pas souffrir que l'Europe se mêle des affaires de ce côté-ci de l'Atlantique. L'Amérique, au nord comme au sud, a des intérêts tout à fait distincts de ceux de l'Europe et qui lui appartiennent en propre. Il faut donc qu'elle ait un système à elle et séparé de celui de l'ancien continent. Tandis que ce dernier travaille à devenir le repaire du despotisme, tous nos efforts doivent tendre à faire de notre hémisphère le séjour de la liberté." Appuyé sur cet avis de Jefferson, Monroe lança son fameux message du 2 décembre 1823. Voici l'extrait où se trouve principalement formulée la doctrine qui, depuis lors, a porté le nom de ce président: "Nous devons à la bonne foi, à nos bonnes relations avec les puissances, de déclarer que nous considérons comme une atteinte à notre paix et à notre sécurité toute tentative de leur part pour étendre leur système à une portion quelconque de cet hémisphère. Nous ne sommes point intervenus, nous n'interviendrons pas dans les colonies ou les dépendances que possèdent telles ou telles puissances européennes: mais quant aux gouvernements qui ont déclaré leur indépendance et l'ont maintenue et, pour de justes et hautes raisons, en ont obtenu la reconnaissance de notre part, nous serions forcés d'envisager toute intervention en vue de les opprimer ou d'exercer un contrôle quelconque sur leurs destinées comme la manifestation d'une disposition hostile envers les Etats-Unis." Voilà comment vint au jour la doctrine Monroe et en quoi elle consiste. Ce fut au nom de cette doctrine que les Etats-Unis firent reculer Napoléon III dans sa tentative d'implanter un empire au Mexique en 1867.

*Ths Chapais.*

Québec, 22 septembre 1902.



## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

**Le Mois des Fruits**, ou mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire, par un religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, précédé d'une lettre-préface par le R. P. MONSABRÉ, 3e édition. 1 vol. in-16 de xii-356 pages. Prix broché : 32 cts.

*Le Mois des Fruits* a été écrit tout entier pour entrer dans la pensée de Léon XIII, si justement nommé le Pape du Rosaire. L'auteur y fait merveilleusement ressortir, dans ses trente instructions, toute l'économie des quinze mystères et des dons qui y sont attachés. Toujours à côté du dogme la pratique des vertus qui en découlent tout naturellement. Le R. P. Monsabré écrit de l'auteur du *Mois des Fruits*, que ses considérations sont simples et élevées, ses exhortations pressantes, ses exemples bien choisis ; dans ses dévotes prières on reconnaît les épanchements d'une âme tendrement dévouée à la meilleure des mères. Je résume tout le livre en quelques mots : solidité, onction, sous une forme pure et élégante.

\* \* \*

**Sir Wilfrid Laurier**, par Henri Moreau. 1 vol. in-16. Prix : 85 cts.— Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris.

Voici comment un critique français apprécie l'ouvrage que nous signalons :

“ Au moment où la France vient de faire un si chaleureux accueil à Wilfrid Laurier, voici un livre qui arrive bien à son heure, car il nous fait connaître, de la façon la plus attachante et la plus détaillée, l'éminente personnalité qui nous a honorés de sa visite. *Sir Wilfrid Laurier, premier Ministre du Canada*, par M. Henri Moreau, nous dit la brillante carrière de l'avocat, du journaliste, du député, du chef du parti libéral, du premier ministre ; son éloquence ; son patriotisme ; son grand caractère ; son habileté politique ; et surtout son fidèle amour de la France joint à son loyalisme envers l'Angleterre. ”

\* \* \*

**La Vie après le Pensionnat**, Complément de la Vie au Pensionnat.— PREMIÈRE PARTIE : I. La Jeune Fille et la Famille. II. La Jeune Fille et la Paroisse, par l'Auteur des PAILLETES D'OR.—Approuvé par S. G. Mgr l'Archevêque d'Avignon.— Un joli vol. in-16 de xvi-256 pages. Broché : 2 fr. 40.

“ Qui trouvera la femme forte ? ” disait, il y a bien des siècles, l'auteur inspiré. Et maintenant, au milieu des tristesses et des appréhensions de l'heure présente, nous pensons aussi qu'il faudrait multiplier les chrétiennes vaillantes et généreuses, pour animer au combat les esprits pusillanimes. Cette tâche sa-